ERMANCE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Par M. MARANDON,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens du Roi, sur le Théâtre de Bordeaux, le 3 Juillet 1787.



A BORDEAUX,

Chez P. PHILLIPPOT, Imprimeur des Spectacles, rue Saint-Jâmes, en face de celle de Gourgue.

Avec Permission.



A MONSEIGNEUR

LE COMTE DE FUMEL,

Premier Baron de l'Agenois, &c.

Lieutenant - Général des Armées du Roi, Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Louis, Gouverneur du Château-Trompette, Commandant en Chef de la Basse - Guienne.

MONSEIGNEUR,

VOUS avez bien voulu consacrer à la lecture de cet Ouvrage quelques-uns de ces instans rares de loisir que vous

laiſſent les ſoins de l'adminiſtration. Vous avez daigné même en agréer l'hommage avant que le Public eût jugé s'il était digne de vous être offert. Aujourd'hui, MONSEIGNEUR, que ſon opinion s'eſt fait entendre, j'oſe aſſez m'en prévaloir pour mettre au jour ce témoignage de ma vénération & de ma reconnaiſſance.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble
& très-obéiſſant ſerviteur,
MARANDON.

ERMANCE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mr. DE FRANVAL.	M. CAUMONT.
ERMANCE, *sa Fille.*	Mde. CRÉTU.
Le Baron D'ORVILLE.	M. MARTELLY.
Le Chevalier DE MERSEUIL.	M. CRÉTU.
FLORINE, *Suivante d'Ermance.*	Mde. DE VERCY.
DUMONT, *Valet-de-Chambre de Merseuil.*	M. PAULIN.
UN NOTAIRE.	M. GEOFFROY.

La Scène est à Nevers, chez M. de Franval, dans un Hôtel, aux portes de la Ville.



ERMANCE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon.

SCENE PREMIERE.

M. DE FRANVAL, ERMANCE, FLORINE.

ERMANCE.

Eh bien!... exigez-vous encor ce sacrifice,
Mon père? — Faudra-t-il que je vous obéisse?
Vous connaissez l'époux que vous m'avez choisi,

M. DE FRANVAL.

Mon enfant, c'est le fils de mon ancien ami.
Pour rompre cet hymen tout prétexte est frivole;
A son père, en un mot, j'ai donné ma parole;
Je ne puis la reprendre.

FLORINE.

Un fat, un orgueilleux,
A peine sur les gens daignant baisser les yeux,

Qui de ſon ſeul mérite a la plus haute idée,
Et qui ne m'a pas, moi, ſeulement regardée.

M. DE FRANVAL.

Ah ! l'affront eſt ſanglant.

FLORINE.

Hom !... ſi j'oſais parler...

M. DE FRANVAL.

A ton aiſe.

FLORINE.

En deux mots, je veux vous dévoiler
Ce Merſeuil dont votre ame eſt ſi préoccupée :
C'eſt un fade Adonis, véritable poupée,
Qui penſe, en ſe montrant, ſubjuguer tous les cœurs ;
Sans jugement, ſans tête, & qui pis eſt, ſans mœurs.
Frondant à chaque mot la raiſon & l'uſage,
Croyant vous terraſſer d'un mince perſifflage ;
Prodigue, mais ſans choix, joueur déterminé,
De dettes & d'emprunts à-peu-près ruiné ;
Enfin un étourdi qu'aucun reſpect n'arrête,
Et dont le cœur eſt vîde auſſi bien que la tête.

M. DE FRANVAL.

Fort bien. — Mais qui t'a fait un portrait ſi touchant
Du pauvre Chevalier ?

FLORINE.

Dumont.

M. DE FRANVAL.

Son Intendant ?

FLORINE.

Oui. C'eſt un bon garçon, & dont l'ame eſt guidée
Par un zèle pour vous.....

M. DE FRANVAL.

Ah !..... il t'a regardée,
Celui-là ?

FLORINE.

Vraiment oui..... Mais cet homme a des yeux,
Et ce n'eſt point un fat de Merſeuil.

M. DE FRANVAL.

M. DE FRANVAL.

Bien,..... au mieux,
Je conçois à présent tous les torts de son maître.

ERMANCE.

Ah ! mon père, du moins tâchons de le connaître
Avant de resserrer ces funestes liens.
Je vous obéirai, vos vœux seront les miens :
Je n'ai point pour Merseuil de sentimens de haine ;
S'il est digne de vous, je l'accepte sans peine ;
Mais différez encor ce triste engagement,
De huit jours.

M. DE FRANVAL.

De huit jours !

ERMANCE.

Oui, huit jours seulement.
Accordez cette grace aux vœux de votre Ermance.

M. DE FRANVAL.

Non, parbleu. Ce délai n'est pas en ma puissance.
Moi-même, au Chevalier, j'ai promis pour ce soir ;
Et le contrat est prêt.

ERMANCE.

Ainsi donc, sans espoir,
Aux vœux d'un inconnu vous immolez, mon père,
Une fille autrefois à votre amour si chère,
De qui la main tremblante, & démentant son cœur,
En vous obéissant va signer son malheur !

FLORINE.

Eh ! Monsieur.....

M. DE FRANVAL.

Bon !..... voilà comme elles parlent toutes. —
Je saurai prévenir les maux que tu redoutes.
Va, crois-moi, mon enfant, j'ai vécu plus d'un jour ;
Un cœur qui ne hait point a bientôt de l'amour.
Quand tu connaîtras mieux l'époux que je te donne,
Tu l'aimeras, parbleu, sans que je te l'ordonne.
Merseuil est fils unique, il est jeune, bien fait,
Un peu léger... Que diable ! on n'est jamais parfait.

Ce n'eſt point l'intérêt qu'ici je conſidère ;
Mais tu ſais qu'autrefois je vendis à ſon père
La terre de *Franval*, que l'état de mon bien
Me força de donner alors preſque pour rien ;
Elle paſſe à ſon fils, qui conſent à la rendre,
Si je veux à ce prix l'accepter pour mon gendre.
C'eſt un point que cela.

ERMANCE, *avec amertume.*

Ce trait ſi généreux
Sur les mœurs de Merſeuil vous fait fermer les ieux?

M. DE FRANVAL.

Oui, Merſeuil, j'en conviens, eſt étourdi, volage;
Mais enfin, ces erreurs ſont celles de ſon âge :
On n'a point ſans défaut d'éclatantes vertus,
Et tout autre à vingt ans en aurait encor plus;
D'ailleurs, en cimentant le nœud que je t'impoſe,
Nous avons, tu le ſais, mis pour expreſſe clauſe,
Que juſques à ma mort tu ſerais près de moi :
Il faut que ton époux ſouſcrive à cette loi.
Libre à lui cependant d'aller où bon lui ſemble
S'il ſe déplaît ici ; mais nous vivrons enſemble.
Calme donc tes frayeurs ; va, va je ne mourrai,
Ma foi, que le plus tard exprès que je pourrai ;
Et je veux, en quittant une fille que j'aime,
Voir ton jeune étourdi ſage comme moi-même.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

FLORINE, ERMANCE.

FLORINE.

Beau modèle vraiment!... La peſte des vieux fous!..
Il faut qu'il ait le cœur plus dur que les cailloux,
Pour voir, ſans être ému, le chagrin qu'il vous cauſe.

ERMANCE.
Florine, à ma douleur tu vois ce qu'il oppose;
Mon malheur est certain.
FLORINE.
Ma foi, si j'étais vous,
Jamais cet homme-là ne serait mon époux.
ERMANCE.
Et que puis-je opposer aux volontés d'un père?
FLORINE.
Un non, mais bien formel, sans détours, sans mystère.
ERMANCE.
Mon cœur n'a point appris à lui désobéir;
Il connaît trop ses droits.
FLORINE.
C'est parler à ravir.
En ce cas, signez donc ce soir de bonne grace.
Quant à moi, je sais bien que douceur ni menace
Ne pourraient me résoudre à contraindre mon cœur;
Et que père, grand père, oncle, tante & tuteur,
Epuiseraient, ma foi, toute leur rhétorique,
Avant de m'arracher un oui cathégorique.
ERMANCE.
Ah! que pour t'égayer tu choisis mal ton tems.
FLORINE.
Il faut apprendre à vivre à Messieurs les parens.
J'admire quelquefois, dans le siècle où nous sommes,
Que l'on ait tant écrit pour corriger les hommes,
Et que personne encor n'ait tracé des leçons
Pour diriger l'esprit de ces graves barbons,
Inflexibles censeurs de la moindre faiblesse,
Et qu'on voit en tous lieux gourmander la jeunesse.
Je ne suis qu'une fille, & n'ai pas beaucoup lu;
Mais je connais le monde, & j'ai déjà conçu
Le plan de ce travail, qui serait fort utile.
On y verrait comment un vieillard imbécile
Doit pourvoir ses enfans, en consultant leur cœur;
Aux dépenses d'un fils comme il doit faire honneur;

Qu'il faut qu'à cinquante ans il renonce à rien dire,
Et que c'eſt à ſon tour de ſe laiſſer conduire;
Qu'il eſt bon, pour ſon bien, qu'il ſoit morigené;
Qu'il convient qu'on le mène en tous lieux par le nez.
J'établirais pour loi de conduire en liſières
Ces tantes, ces mamans, vieilles douairières,
Cerbères de vertu, qui dans leur zèle amer,
Lèvent ſur la jeuneſſe une verge de fer.
Les exemples viendraient appuyer ma doctrine;
Le monde en fournirait depuis ſon origine;
Puis, dans un long article, on verrait réunis,
Tous les noms des vieux fous corrigés par leurs fils,
Et j'intitulerais ce tréſor de lumières :
Cours d'Education pour les pères & mères.

ERMANCE.

Cette plaiſanterie eſt bien hors de ſaiſon;
Briſons-là, s'il vous plaît.

FLORINE.

Eh bien! parlons raiſon.
Je connais votre cœur auſſi bien que vous-même;
Parlons de bonne foi, n'eſt-il pas vrai qu'il aime?

ERMANCE.

Quoi!... Merſeuil?...

FLORINE.

Bon!... qui ſonge à lui ſeulement?... Non,
C'eſt un autre.

ERMANCE.

Un autre!...

FLORINE.

Oui; notre grave Baron,
Par exemple.

ERMANCE, *étonnée.*

D'Orville!... ah!...

FLORINE.

Oui, Monſieur d'Orville :
Ne vous déguiſez point, la feinte eſt inutile.

Le Baron, il eſt vrai, n'eſt plus dans ſon printems;
Mais on n'eſt pas trop vieux pour avoir quarante ans.

ERMANCE, *avec vivacité.*

Il ne les a pas.

FLORINE, *malignement.*

Non?... tant mieux, Mademoiſelle;
Avec un vieux époux on ſe met en tutelle,
Et dans ce cas on peut y ſonger à deux fois.
En ménage il eſt bon de conſerver ſes droits;
Et ſi jamais un jour je fais cette équipée,
Je ne me lîrai point ſans m'être émancipée.

ERMANCE.

Eh bien! je te l'avoue, oui, j'aime le Baron.
Ce ne ſont ni ſes biens, ni l'éclat de ſon nom,
Qui flattent dans mon cœur le penchant qui l'anime;
Mon amour eſt fondé ſur la plus haute eſtime,
Cet hommage que j'aime à rendre à ſes vertus;
L'amour de ce Merſeuil l'affermit encor plus.
Tu les connais tous deux, juge ſi je balance
A donner au premier toute la préférence;
Il l'a trop mérité. Ne crois pas, en ce jour,
Que ce ſoit par dépit qu'éclate mon amour.
Non, Florine, en ces lieux d'Orville m'a vu naître.
Dès mes plus jeunes ans j'appris à le connaître,
Et je l'ai vu toujours, tel qu'il eſt à nos yeux,
L'homme le plus honnête & le plus vertueux.
J'ai ſuivi par degrés ſon noble caractère;
Mon cœur le reſpectait à l'égal de mon père.
En payant ce tribut, dont il était jaloux,
Il éprouva bientôt un ſentiment plus doux.
Ah!... ce penchant fera le malheur de ma vie.

FLORINE.

Oui, ſi vous conſentez que l'on vous ſacrifie.
Mais tout eſt bien changé par cet incident-ci:
De Monſieur de Franval le Baron eſt l'ami;
S'il brigue ſon aveu, doutez-vous qu'il l'obtienne?

ERMANCE.

Mais sa parole?...

FLORINE.

Il n'est de parole qui tienne.
Avec votre Baron il a vécu toujours,
Et ne connaît Merseuil que depuis quatre jours.

ERMANCE.

Je ne m'abuse point d'un espoir si frivole.
Quand mon père pourrait retirer sa parole,
Florine, mon destin n'en serait pas meilleur:
D'Orville ne sait point le secret de mon cœur.

FLORINE.

Il l'ignore ! — vraiment ! il faut vîte l'instruire,
Le temps est précieux.

ERMANCE.

Moi !... j'oserais lui dire...
Ah !... cet aveu, jamais...

FLORINE.

Eh ! non, ne dites rien;
Je parlerai pour vous, moi. —

ERMANCE.

Gardez-vous-en bien.
Je reconnaîtrais mal l'excès de votre zèle.

FLORINE.

Eh bien ! je suis muette. Allons, Mademoiselle,
Courage !... Nous verrons s'il vous sera plus doux
D'avoir le Chevalier ce soir pour votre époux.

ERMANCE.

On vient... C'est le Baron !... Faut-il que je le voye
Dans cet instant !...

FLORINE.

Ma foi ! C'est le Ciel qui l'envoye.
Bannissez toute crainte, & pour votre bonheur,
Au sein de ce brave homme épanchez votre cœur.
Songez que le tems fuit, & qu'il est inutile...

ERMANCE.

Le voici... Paix.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, D'ORVILLE, *en habit de campagne.*

D'ORVILLE.

SALUT à ma chère pupille.
Dans l'état floriſſant où je vois ſes appas,
Ici, de ſa ſanté je ne m'informe pas:
Mais Monſieur de Franval, lui, pendant mon abſenſe,
Comment s'eſt-il porté?

FLORINE.

L'homme le mieux de France.
Mais ſavez-vous, Monſieur, pour changer de diſcours,
Qu'on ne vous a pas vu depuis quatre grands jours.

ERMANCE.

La diſſipation comme un autre vous gagne,
Mon cher Mentor.

D'ORVILLE.

Pardon; j'arrive de campagne;
Et mon empreſſement pour me rendre en ces lieux,
M'oblige de paraître ainſi devant vos ieux.
Je viens de viſiter une aſſez belle Terre,
Dont un certain Merſeuil voudrait bien ſe défaire.

FLORINE.

Merſeuil, avez-vous dit?

D'ORVILLE.

Oui. Que te fait cela?

FLORINE.

Un jeune libertin?

D'ORVILLE.

Juſtement, le voilà.
Je ne le connais point, mais ſon homme d'affaires,
Sur cet article-là ne le ménage guères.

C'eſt un franc étourdi, dont les nombreux travers
Ont détruit la fortune, & qui vient à Nevers
Dans l'eſpoir d'épouſer un fille charmante,
Qui lui porte, dit-on, une dot opulente.
Je plains la demoiſelle, & je voudrais vraiment
Que quelqu'un l'éclairât ſur cet engagement.

FLORINE, *bas à Ermance.*

Eh bien, l'occaſion peut-elle être plus belle?
Parlez donc, ou je parle.

ERMANCE.

Et ſi la demoiſelle,
Par ſes parens forcée à recevoir ſa main,
Eût vu, pour les fléchir, ſes pleurs couler en vain?
Si le ſeul intérêt feſait ce mariage?...

D'ORVILLE.

Hélas! je la plaindrais, en ce cas, davantage.

ERMANCE.

Et quels conſeils alors lui pourriez-vous offrir?

D'ORVILLE.

De reſpecter leurs droits & de leur obéir.

ERMANCE.

C'en eſt fait, votre arrêt réglera ma conduite.

D'ORVILLE.

Comment!... & quel rapport...

FLORINE.

Ah! ça, Monſieur, bien vîte
Allez vous habiller, ſi vous penſez devoir
Aſſiſter au contrat que nous ſignons ce ſoir;
Car ce coſtume-là n'eſt pas de compétence.
Vous riez?...

D'ORVILLE.

Que dit-elle?... & qu'elle extravagance!...

ERMANCE.

La vérité, d'Orville. Hélas!... tel eſt mon ſort.

D'ORVILE.

Quoi!... pendant mon abſenſe...

FLORINE.

FLORINE.

Ah ! les absens ont tort.

D'ORVILLE.

De grâce, expliquez-moi cet étrange mystère.

ERMANCE.

Oui, Monsieur le Baron, j'obéis à mon père ;
De son amour pour moi l'intérêt est l'écueil,
Et cette terre enfin...

D'ORVILLE.

Quoi !... ce serait Merseuil !...
Cet homme dont les mœurs...

FLORINE.

Oui, lui-même, en personne.
Pourquoi vous récrier ?... Mais un rien vous étonne.
Nous voyons tous les jours de ces accidens-là.
Que n'étiez-vous ici pour empêcher cela ?

D'ORVILLE.

Je ne puis revenir de ma surprise extrême !

ERMANCE.

Et Monsieur de Franval s'est caché de vous-même ?

D'ORVILLE.

Non pas absolument ; il m'avait bien appris
Que sa parole était engagée à Paris.
Mais je ne pensais pas que pour cette alliance
Il eût exprès choisi le tems de mon absence.
Peut-être n'est-ce aussi que l'effet du hazard,
Et qu'il m'en eût instruit, s'il eût su mon départ.
Mais pour voir ce bien là, pressé par mon Notaire,
Je suis parti soudain, & Monsieur votre père
Très-vraisemblablement ne sait encore rien
Du projet que j'avais.

FLORINE, *à part.*

Vraiment ! Je le crois bien.

ERMANCE.

Ah ! d'Orville, souvent il faut bien des années
Pour voir, selon nos vœux, changer nos destinées.
L'infortune est plus prompte, hélas ! & quatre jours,

D'un bonheur de vingt ans ont terminé le cours.
J'avais reçu du Ciel le plus tendre des pères :
Chaque jour ses bontés me devenaient plus chères.
Dans ce doux abandon de la tranquillité,
Tout semblait concourir à ma félicité :
Un instant m'a ravi jusques à l'espérance.
Ce beau songe est détruit, & mon malheur commence.

D'ORVILLE.

Non, chère Ermance, non, ne perdez point l'espoir,
Ma voix sur votre père aura quelque pouvoir ;
J'éloignerai du moins ces cruelles alarmes...

ERMANCE.

Puisse-t-elle en avoir un peu plus que mes larmes!
Je ne l'espère point. — D'Orville, il n'est plus tems ;
Merseuil doit aujourd'hui recevoir mes sermens ;
Rien ne peut différer ce fatal hyménée,
Et pour ce soir enfin leur parole est donnée.

D'ORVILLE.

Ce que vous m'apprennez me déchire le cœur.
Au devoir il est beau d'immoler son bonheur,
Et cet effort sublime est bien digne d'un âme
Que la vertu sans cesse épura de sa flâme.
Merseuil, par votre exemple, éclairé quelque jour,
Fera sur ses écarts un sincère retour.
Ermance, à vos vertus il faudra bien qu'il cède ;
Il connaîtra le prix du trésor qu'il possède,
Et le méritera par les plus tendres soins ;
Acceptez-en l'augure. — A votre cœur, du moins,
Ce devoir aujourd'hui deviendrait plus pénible,
Si quelqu'autre, en secret, l'avait rendu sensible ;
Mais libre & sans penchant, l'effort sera plus doux,
Pour céder au devoir, & triompher de vous.

ERMANCE, *avec effort.*

D'Orville, que vos ieux lisent mal dans mon âme !
Apprenez que mon cœur n'est point exemt de flâme.
Oui, j'aime ; & le mortel si digne de mes vœux,
Me rend le Chevalier cent fois plus odieux.

Jugez, après l'aveu que je viens de vous faire,
S'il pourra m'en coûter d'obéir à mon père !

FLORINE, *bas.*

Courage!... nous voilà bientôt au dénoûment.

D'ORVILLE.

Je n'abuſerai point de cet affreux moment,
Pour vouloir pénétrer les motifs d'un ſilence
Dont vous devez penſer que l'amitié s'offenſe.
Je connais votre cœur, & loin de l'accuſer,
Je veux chercher moi-même à pouvoir l'excuſer.
L'amour qui vous ſéduit, ſans doute eſt légitime :
Il m'en coûterait trop d'affaiblir mon eſtime.
Mais pourquoi ce mortel ſi digne de vos vœux,
Garde-t-il le ſilence, & fuit-il tous les ieux?
Son ame, en ces momens, n'eſt donc point conſternée
En voyant les apprêts de ce triſte hyménée ?
Loin de tenter à rompre un lien ſi fatal,
Cet homme lâchement vous cède à ſon rival!...
La vertu ne ſuit point cette conduite ſombre,
Et le crime toujours marche & frappe dans l'ombre ;
La raiſon, en un mot, doit proſcrire un amour
Qui balance un inſtant de paraître au grand jour.
Ermance, l'on vous trompe, & de cet artifice,
Votre cœur, en ſecret, peut-être eſt le complice.
Vous n'aurez point choiſi, dans vos vœux ingénus,
Je le ſais, un mortel vulgaire & ſans vertus:
Vous aurez conſulté les mœurs & la naiſſance;
Mais qui vous répondra d'une vaine apparence? —
Ah! je vous en conjure au nom de l'amitié...

FLORINE.

Eh! de grace, Monſieur, ayez quelque pitié
Pour notre pauvre amant. Auriez-vous l'injuſtice
de lui rendre vous-même un ſi mauvais office ?
Vous, qu'on voit ménager juſqu'à votre ennemi,
Il eſt aſſez plaiſant que ce ſoit contre lui
Que votre belle humeur aujourd'hui s'évertue.

D'ORVILLE.

Comment donc ?...

ERMANCE.

Vos discours ne m'ont point convaincue.
D'Orville, j'aime en vous ce courroux généreux;
Mais l'objet de mon choix n'y perd rien à mes ieux.
Vous-même vous rendrez justice à son mérite.
(*hésitant.*)
Il ignore, il est vrai, la flâme qu'il excite;
Et si j'osais prétendre une grâce de vous,
Ce serait... de l'instruire...

D'ORVILLE.

Ah! le message est doux.

ERMANCE.

Plus que vous ne pensez, cher Mentor, & je l'aime,
Parce qu'il est en tout le portrait de vous même.
Oui, ce sont vos vertus, vos penchans, votre humeur,
Qui, dans cet homme aimable, ont captivé mon cœur.
Son caractère, enfin son esprit, est le vôtre,
Et... qui vous connaîtrait n'en connaîtrait point d'autre.

D'ORVILLE.

Je prends, comme je dois, ce compliment flateur.
Mais Pourquoi lui cacher l'excès de son bonheur?

ERMANCE.

Ah! si vous connaissiez sa modestie extrême!...
Tenez, quand je vous dis: *oui, Baron, je vous aime*:
Vous n'en doutez pas, vous?

D'ORVILLE.

Non; & cette amitié
Est un don que nos cœurs partagent de moitié.

ERMANCE.

Eh bien! ce simple aveu que je viens de vous faire;
Il vient de m'échapper, & rien.... rien ne l'éclaire.

D'ORVILLE.

Ah! cet homme est étrange. Et voilà de mes gens
Qui vont briguer bien loin ce qui frappe leurs sens.
Hélas! j'en ai connu beaucoup de cette sorte;

Ils cherchaient le bonheur, il était à leur porte.

ERMANCE, *bas à Florine.*

Oh! il m'impatiente à la fin.

D'ORVILLE.

Je le crois.

Il faut qu'il ſoit aveugle & ſourd tout-à-la-fois;
Car, ſi de votre bouche il n'a rien ſu comprendre,
Au moins, vos ieux aux ſiens ont dû ſe faire entendre.

FLORINE.

En vérité, Monſieur, vous le peignez au mieux.
Il ne voit, ni n'entend, notre pauvre amoureux:
En vain Mademoiſelle, en ſon eſpoir déçue,
Etourdit ſon oreille, & lui frappe la vue.

D'ORVILLE, *à Ermance.*

C'eſt un jeu.

FLORINE, *malignement.*

Je ſuis sûre, au moins, qu'en pareil cas,
Vous, Monſieur le Baron, vous n'héſiteriez pas?

D'ORVILLE, *avec confiance.*

Non, ſans doute; & l'effort n'eſt pas bien difficile;
Un geſte, un rien ſuffit. L'homme le moins habile
A de pareils aveux eût répondu bientôt.

FLORINE.

Et vous entendriez, je gage, au premier mot?

D'ORVILLE.

Sans contredit. — Mais, quoi!... douteriez-vous, Ermance,
Des ſentimens qu'annonce un ſemblable ſilence?
Pardonnez mes ſoupçons; j'oſe le répéter:
Oui, cet homme vous trompe & je n'en puis douter.
Ce manège inſultant eſt facile à comprendre,
Le plus ſourd eſt celui qui ne veut point entendre;
Sortez, il en eſt temps, de ce piège fatal....

FLORINE.

Savez-vous qu'on pourrait vous croire ſon rival,
Monſieur, à la chaleur que vous faites paraître......

D'ORVILLE, *embarraſſé.*

Moi!.... Son.... rival?....

FLORINE.

Eh! mais..... cela pourrait bien être;
Il ferait pardonnable au moins de le penſer.
Au prix de tant de ſoins pourriez-vous renoncer ?
Et depuis ſi long-temps que pour Mademoiſelle,
Votre amitié, Monſieur, montre un ſi tendre zèle,
Verriez-vous ſans dépit un autre vous ravir
Un bien que juſqu'ici vous ſutes embellir ?

D'ORVILLE, *s'animant par degrés.*

Ah!... le Ciel m'eſt témoin que ce bien que j'envie
Eût comblé pour jamais le bonheur de ma vie!
Que rangs, fortune, honneurs, pour elle abandonnés...

FLORINE, *à demi-voix à Ermance.*

L'entendez-vous?

ERMANCE, *avec un mouvement de ſurpriſe.*

Eh! quoi, d'Orville!....

D'ORVILLE, *tout-à-fait déconcerté.*

Ah! pardonnez,
Je diſais..... je m'égare.... un aveu téméraire....
Mais..... Vous ne croyez pas....

ERMANCE, *piquée.*

Non, Monſieur; au contraire,
Je ne crois rien du tout.

FLORINE, *bas.*

Eh! non, il eſt à nous,
Vous dis-je.

D'ORVILLE.

Je le vois, vous êtes en courroux:
Je devais le prévoir, cet aveu vous offenſe;
Votre cœur n'eſt plus libre. Eh bien! je vais, Ermance,
Amener à vos pieds ce rival trop heureux.
Qu'il ſoit digne de vous! c'eſt tout ce que je veux.
Oui, je ſais me connaître & me rendre juſtice.
Vous recevrez du moins ce dernier ſacrifice:
Il me coûte aſſez cher! — Pour voler ſur ſes pas
Je n'attends que ſon nom. —

FLORINE.

Cela ne ſe dit pas.

Mais je veux vous donner un avis falutaire :
Commencez, avant tout, par acheter la terre,
Et fans perdre de temps. — Payez-la, s'il le faut,
Deux fois, trois fois, dix fois plus qu'elle ne le vaut,
A conclure l'affaire il vous faut être lefte,
Prenez l'acte & venez, je me charge du refte.

D'ORVILLE, *à Ermance.*

Et vous, n'ofez-vous rien me confier de plus.

ERMANCE.

Non, de plus longs difcours deviendraient fuperflus;
Et l'aveu du penchant dont j'ai pu vous inftruire,
M'a coûté beaucoup plus que je ne faurais dire.
D'ailleurs, fi votre cœur ne m'a point entendu,
Ce que j'ajouterais, ferait encor perdu.

D'ORVILLE.

Mais comment vous fervir, fi, dans ce doute extrême,
Je cherche en vain celui.....

ERMANCE.

Demandez-le à vous même.

D'ORVILLE.

Eh! puis-je le connaître ?...

ERMANCE.

Oui.

D'ORVILLE.

Par grâce, daignez
Ajouter....

ERMANCE.

Rien.

D'ORVILLE.

Un mot?

ERMANCE.

Non.

D'ORVILLE.

Son nom?

FLORINE.

Devinez.

(*Elle fort avec Florine.*)

SCENE IV.

D'ORVILLE, *seul.*

ME voilà bien instruit de l'objet de sa flamme !
C'est un être plaisant que l'esprit d'une femme:
Ce qu'on sait, elle entend vous le faire entrevoir,
Et ne dit pas un mot de ce qu'il faut savoir.
Ma foi, pour la servir je ne sais comment faire.
N'importe ! — commençons par acheter la terre,
Et de l'expédient quel que soit le succès,
Nous verrons par la suite où tendent ses projets. —
Mais cet amour si prompt étrangement m'étonne !
Chez Monsieur de Franval je ne connais personne
Dont je puisse penser........ J'avais jusqu'à ce jour
Cru sa fille à l'abri des pièges de l'amour.
Pour qui donc en secret s'est-elle décidée?....
Si c'était..... Ah !.... j'avais une plaisante idée....—
Non...— Mais si c'était moi que son cœur eût choisi !...
Je ne m'abuse point. — En effet, j'ai saisi
Un certain embarras qui la rendait plus belle.—
Non, cette émotion n'était point naturelle. —
Ermance !.... le bandeau tombe enfin de mes ieux,
Et de tous les mortels je suis le plus heureux ! —
Comment de mes transports me rendrai-je le maître? —
O Précieux enfant ! ton ami t'a vu naître;
Au sortir du berceau j'ai raffermi tes pas,
J'ai vu former, éclore, embellir tes appas.
Dans l'âge où les desirs ont tant d'effervescence,
Je n'ai point profané ton aimable innocence,
L'amitié nous pressait de son chaste lien
Et mon cœur fut toujours aussi pur que le tien;
Il est digne du prix que ta main lui prépare. —
Que dis-je, malheureux !.... peut-être je m'égare ! —
Qu'il est cruel d'avoir à douter du bonheur !....
Eh bien ! dans mes desirs si j'embrasse une erreur,

Je verrai cet espoir comme l'effet d'un songe
Qui produit dans nos sens un gracieux mensonge,
Comme un prestige vain, faible enfant du sommeil,
Que blâme la raison & détruit le réveil.

M. DE FRANVAL, *haut dans la coulisse.*
Il est ici d'Orville!

D'ORVILLE.
On vient... ciel!... c'est son père.
Sur le choix de Merseuil il faut que je l'éclaire
Avant de découvrir à ses regards surpris
L'espoir qui me séduit & le trouble où je suis.

SCENE V.

M. DE FRANVAL, D'ORVILLE.

M. DE FRANVAL.
AH! vous voilà, Monsieur? je suis vraiment fort aise
De vous voir de retour. _ Mais, ne vous en déplaise,
Vous pouviez, entre-nous, vous éviter les frais
D'un tel empressement. — Quand on a des projets
Aussi mystérieux que paraissent les vôtres,
C'est sottise d'aller se gêner pour les autres.

D'ORVILLE.
Mon ami, quel accueil reçois-je ici de vous!
Ai-je pu mériter.....

M. DE FRANVAL.
Je n'ai point de courroux,
Moi, tout le monde est libre & fait ce qu'il doit faire.
Je suis de votre avis, j'aime fort le mystère.

D'ORVILLE.
Cessez de m'affliger. Un très-pressant devoir
M'a contraint, il est vrai, de partir sans vous voir;
Mais quand vous saurez tout...

M. DE FRANVAL.

Non, je vous remercie,
De l'indifcrétion je n'ai point la manie :
A vous juftifier ne perdez point de tems.
De mon côté j'ai fu profiter des inftans ;
Vous le permettez bien, chacun fait fes affaires.

D'ORVILLE.

Ceffez cette ironie & ces plaintes amères ;
Je vois que votre cœur fait un pénible effort.

M. DE FRANVAL, *avec attendriffement.*

Oh ! oui, tu le vois trop, ingrat, voilà mon tort.

D'ORVILLE.

Oui, mon ami, je fais que pendant mon abfence,
Vous avez difpofé du cœur de votre Ermance,
Qu'au Chevalier Merfeuil il eft facrifié ;
Et je viens réclamer, au nom de l'amitié,
Avant de rien conclure, un délai néceffaire
Pour que fur votre choix mon zèle vous éclaire.

M. DE FRANVAL.

Nous y voilà. — Je vois où tend ce beau difcours.

D'ORVILLE.

Je n'exige pas trop, je ne veux que huit jours.

M. DE FRANVAL.

Fort bien. C'eft un complot ; je m'en doutais d'avance.
Ma fille t'a parlé ?

D'ORVILLE.

J'en conviens, c'eft Ermance,
Qui fur votre amitié me croyant quelques droits
Pour vaincre vos refus daigne emprunter ma voix.

M. DE FRANVAL.

Oui, ton cœur en a fait une affez longue épreuve
Pour que j'en duffe attendre une toute autre preuve.
Me voilà bien payé !..... Va, tu devrais rougir
D'encourager ma fille à me défobéir,
De l'apprendre à braver la bonté paternelle.

D'ORVILLE.

Vous vous trompez, j'ai fait mon devoir auprès d'elle,

Et je le fais encore en vous parlant ainsi.
Je dois sur son erreur éclairer mon ami,
Epargner à son ame ardente & trop facile,
Pendant qu'il en est tems, un regret inutile,
Et le remords affreux d'avoir trompé l'espoir
D'un être intéressant qui s'immole au devoir. —
Connaissez-vous Merseuil?

M. DE FRANVAL.

La question est bonne!
Il le faut bien, parbleu, puisque je la lui donne;
Et je n'ai pas perdu tout-à-fait la raison.
Tout est dit là-dessus.

D'ORVILLE.

Daignez m'entendre.

M. DE FRANVAL.

Non.
Ce que tu me dirais, déjà je le devine,
Merseuil est étourdi. — J'aime l'humeur badine.
Fat? — Erreur de l'esprit. — Sa main prodigue l'or? —
Je le préfère ainsi, l'avare est pire encor. —
Il a pu dans Paris faire quelque frédaine? —
Eh! bien, chacun a part à la faiblesse humaine,
L'expérience est bonne; à force de broncher,
L'enfant faible & craintif s'affermit à marcher.

D'ORVILLE.

Mais ses mœurs....

M. DE FRANVAL.

Là-dessus je sais ce qu'il faut croire.

D'ORVILLE.

Cet homme n'en a point, dit-on?

M. DE FRANVAL.

C'est une histoire:
Vains propos de Valets, dignes de nos mépris.
Merseuil est dissipé comme on l'est à Paris,
Mais son ame est honnête & j'en ai l'assurance.
Et tiens, veux-tu toi-même en voir l'expérience?
Il me vient une idée, assez bizarre au fond,

Du fuccès de laquelle à coup fûr je répond.
Oui, le tour eft plaifant, il faut en faire ufage;
Et je veux te choifir, en qualité de Sage,
Pour me bien feconder.

D'ORVILLE.

Quel eft donc ce projet?

M. DE FRANVAL.

Fais la cour à ma fille; agis, parle en effet,
Quand vous vous trouverez tous deux en fa préfence,
Comme un rival heureux qui brûle pour Ermance;
A le défefpérer, redouble tes efforts:
J'aurai l'air d'applaudir, & nous verrons alors
Si d'un bon procédé ce Merfeuil eft capable.
Eh! bien, ce projet-là n'eft-il pas.....

D'ORVILLE.

Admirable.
Mais pour vous feconder ne comptez point fur moi.

M. DE FRANVAL.

Je l'exige; finon, je me brouille avec toi.
Je t'en fais le ferment.

D'ORVILLE.

Moi! me rendre complice!..
Et faire un jeu cruel.....

M. DE FRANVAL.

Ce n'eft qu'un artifice,
Une feinte.

D'ORVILLE.

Une feinte!..... ah! fi vous connoiffiez....
Non, — mon cœur s'y refufe.... & vous l'exigeriez!

M. DE FRANVAL.

Je fais que le menfonge eft une art trop infâme
Pour avoir pu jamais déshonorer ton âme;
Mais celui que j'exige & que j'attends de toi,
N'eft plus qu'un badinage entre Merfeuil & moi;
A ce vice honteux il n'a rien qui reffemble.
Il faut me fatisfaire, ou ne plus vivre enfemble.

D'ORVILLE.
Mais qu'Ermance du moins fache qu'un ordre exprès....
M. DE FRANVAL.
Je m'en garderai bien. — Cachons-lui nos projets.
Je t'impofe la loi de ne l'en point inftruire :
C'eft de fon embarras fur-tout que je veux rire.
A ce motif, d'ailleurs, un plus preffant fe joint :
Il eft effentiel qu'elle ne fache point
Ce que nous méditons ; car tu fens que la belle
En tirerait parti pour être plus rebelle.
D'ORVILLE.
Songez.....
M. DE FRANVAL.
Adieu, Monfieur, je n'exige plus rien.
D'ORVILLE.
De grâce ! un mot.
M. DE FRANVAL, *revenant.*
Confentez-vous ?
D'ORVILLE, *avec peine.*
Il le faut bien.
Cruel !.... vous ignorez....
M. DE FRANVAL.
Bon !.... craintes ridicules !
Viens, mon cher, je faurai lever tous tes fcrupules.
Rentrons.
D'ORVILLE.
Un mot encore, & je n'infifte plus.
C'eft vous qui m'y forcez, fongez que mon refus
De tout autre fans doute eût laffé la conftance.
Je vais jouer un rôle, auprès de votre Ermance,
Qui n'eft pas fans dangers & pour elle & pour moi.
Je n'envifage point fans un fecret effroi
Ce que j'ofe tenter. — Pourrai-je me contraindre
A n'oublier jamais que je dois toujours feindre ?
M. DE FRANVAL.
Fi donc, un Philofophe !

D'ORVILLE.

Eſt un homme, & l'amour
Peut bien de ce complot ſe vanger à ſon tour.
De ſa faible raiſon il faut qu'on ſe défie.

M. DE FRANVAL.

N'eſt-tu pas cuiraſſé de ta Philoſophie?

D'ORVILLE.

Vous jugez l'apparence.

M. DE FRANVAL.

Il ſe peut. En ce cas,
J'en rirais plus d'un jour.

D'ORVILLE.

Mais je n'en rirais pas,
Moi.

M. DE FRANVAL.

N'importe! achevons.

D'ORVILLE, *à part, en ſortant.*

Ah! dans mon trouble extrême,
Puiſſé-je n'être pas dupe du ſtratagême.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUMONT, *seul.*

Il faut en convenir, dans ce siècle barbare,
J'avais bien éprouvé que l'argent était rare ;
Mais je ne pensais pas qu'il le fut jusqu'au point
D'en chercher tout un jour & de n'en trouver point :
Et..... lorsque je dis point, c'est pas même une obole. —
Oh ! mon maître rira, j'en donne ma parole.
J'ai vu, depuis hier que sans cesse je cours,
Tous les Juifs de la ville & tous ceux des fauxbourgs ;
C'est pire qu'à Maroc. — J'offre au moins difficile
Pour quatre cens écus un billet de deux mille,
Il est sourd. — Oh! ma foi, Monsieur le Chevalier,
Ailleurs que dans Nevers portez votre papier;
Il est sans cours ici. — Selon les apparences,
Nos créanciers par-tout ont des correspondances.
Vous vendrez votre terre?.... Ah! vous n'en ferez rien ;
J'y vais mettre ordre. Hélas! c'est notre unique bien;
Et moi je souffrirais, qu'avec tant d'injustice,
Vous missiez à l'encan notre mere nourrice ?..... —
Epousez, j'y consens; jouez, mangez la dot :
Qu'importe! — Mais, parbleu, je serais un grand sot
De m'enlever ainsi ma dernière ressource!
C'est-là que j'ai fixé le terme de ma course.
Il faut faire une fin : oublié de chacun,
Je veux dans cette terre......... Au diable l'importun!
Me relancer ici, le trait est admirable! —
Songeons à l'éconduire.

SCENE II.

D'ORVILLE, *dans le fond, en habit de ville;* DUMONT, *sur le devant.*

D'ORVILLE, *se parlant à lui-même.*

OUI, ce doute m'accable,
A mon empressement je ne résiste plus.

DUMONT, *à part.*

Va, tu ne l'auras pas, compte bien là-dessus.

D'ORVILLE.

Ce bien assurerait le bonheur de ma vie.

DUMONT.

Oh! je compte t'en faire ici passer l'envie.

D'ORVILLE.

Allons, faisons encore un effort.

DUMONT.

C'est en vain,
Je suis incorruptible & porte un cœur d'airain.

D'ORVILLE.

son ame est sans détours, j'y lirai mieux peut-être.

DUMONT.

Lis tant que tu voudras, je t'en laisse le maître,
Mais tu n'y verras rien.

D'ORVILLE.

Mon bonheur serait grand
Si j'osais me promettre..... Ah! Monsieur, l'Intendant,
C'est vous? —

DUMONT.

A vous servir, Monsieur, & si mon zèle....

D'ORVILLE.

De grâce, informez-vous si de Mademoiselle
Je pourrais obtenir un moment d'entretien.

DUMONT.

DUMONT.

Volontiers. Mais avant je desirerais bien
Vous entretenir, moi; j'ai deux mots à vous dire,
Dont je n'ai pu trouver le tems de vous instruire;
Et de vous rencontrer le hazard est heureux.

D'ORVILLE.

Eh bien! expliquez-vous, le temps m'est précieux.

DUMONT.

Vous êtes homme, ou bien je ne m'y connais guère,
A faire quelqu'état d'un avis salutaire?

D'ORVILLE.

Oui, des vôtres sur-tout je ferai très-grand cas.

DUMONT.

Bien. — Je suis sûr aussi que vous ne pensez pas,
Qu'à moins d'être toujours d'accord avec son maître,
Un fidèle valet dans le fond soit un traître?

D'ORVILLE.

Comment! & quel propos, s'il vous plaît, est-ce là!
Merseuil m'en voudrait-il?

DUMONT.

Je ne dis pas cela.
Mais on ne connaît pas souvent ce qu'on hazarde.
Ah! si vous m'en croyez, tenez-vous bien en garde
Contre l'offre du bien qu'on vous fait proposer.
Mon honneur me prescrit de vous désabuser;
D'un accident fatal je crains d'être ministre.

D'ORVILLE.

Voilà, sur ma parole, un début bien sinistre.

DUMONT.

D'abord le Chevalier sur ce fonds, en secret,
A fait mainte hypothèque, & doit bien en effet,
Presqu'autant que nous vaut cette terre funeste.

D'ORVILLE.

Ce n'est que presqu'autant?.... Eh bien! j'aurai du reste.

DUMONT.

J'entends. Mais cet endroit est un lieu désolé;
Et c'est-là que le sort, je crois, a rassemblé
La malédiction que le ciel en colère
A prononcé jadis contre toute la terre.

D'ORVILLE, *souriant.*

Il m'effraie!

DUMONT.

Apprenez que quand les champs voisins
Etalent aux regards les trésors de leurs grains,
Ceux-là, loin d'imiter une telle abondance,
Ne rendent pas en tout le quart de leur semence.

D'ORVILLE.

Nous en ferons des prés.

DUMONT.

C'est parler sagement.
Mais ce n'est pas, Monsieur, le seul événement.
On y voit tous les ans des malheurs effroyables,
Et la mortalité règne dans les étables.

D'ORVILLE.

Eh bien! il n'y faut plus nourrir de bestiaux.

DUMONT.

C'est aussi pour cela que bœufs, ânes, chevaux,
Mon-maître a vendu tout, & c'est où nous en sommes.
Mais le fléau, Monsieur, s'attaque ensuite aux hommes.

D'ORVILLE.

Mais cet endroit maudit est donc un autre enfer?

DUMONT.

Le fermier le plus fort, eût-il un corps de fer,
N'y voit pas deux printems. Mon maître eut fantaisie
D'y mettre un gros rustaut, natif de Normandie;
Bah!..., l'homme en quinze jours acheva ses destins.

D'ORVILLE.

En ce cas, nous aurions quelques Périgourdins;
Ces gens-là sont des rocs, ils vivraient sous la terre.

Mais je sens tout le prix de cet avis sincère;
D'abord j'avais pensé, pardonnez mon erreur,
Que vous pourriez bien être un fourbe, un imposteur...

DUMONT.

Ah! Monsieur, pourriez-vous me faire cette injure!...
Moi!..... l'ennemi mortel de la moindre imposture.

D'ORVILLE, *d'une manière équivoque.*

Non. — Je vous rends justice, & je sais à présent
Ce que je dois penser de ce zèle obligeant.
Tout est dit sur ce bien, & crainte de reproche,
Je ne l'achette plus. (*Bas, à part.*) Car j'en ai l'acte en poche.

DUMONT, *à part.*

Il se rend; — ce n'est pas sans peine, sur ma foi.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE.

FLORINE.

EH! venez donc, Monsieur, on vous attend.

D'ORVILLE.

Qui?... moi? —

FLORINE, *montrant le valet.*

Non, c'est Monsieur, peut-être.

D'ORVILLE, *à Dumont.*

Il faut que je vous laisse.
Introduis-moi, Florine, auprès de ta maîtresse

FLORINE.

Allez, vous n'avez pas besoin d'introducteur.
Je suis de garde ici, c'est le poste d'honneur.
Descendez au jardin, bientôt Mademoiselle
Va vous y joindre. Moi, je ferai sentinelle.

(*Le tirant un peu à l'écart.*)
Profitez de mes foins, pour vous entretenir
Vous n'avez qu'un moment'; Monfieur va revenir,
Et ma maîtreffe en eft à tel point obfédée,
Qu'en tremblant à vous voir elle s'eft décidée.

SCENE IV.

DUMONT, FLORINE.

DUMONT.

Tu fais-là, mon enfant, un fort joli métier.
Comment diable! — au moment qu'on va la marier,
Ta maîtreffe, qu'on dit une fi fage fille,
Accorde un rendez-vous?.... La démarche eft gentille!

FLORINE.

Quel rendez-vous?.... Voyons, que veux-tu dire?

DUMONT.

Oh! rien.
En tout bien, tout honneur; cela s'entend fort bien.
Ta maîtreffe n'eft pas à ce point dépourvue
De s'affoler d'une homme à la première vue.

FLORINE.

Mon cher Monfieur Dumont, apprenez, entre-nous,
Que vous êtes un fat, avec vos rendez-vous:
Vous imitez Merfeuil.

DUMONT.

Cela pourrait bien être;
C'eft honneur au valet de reffembler au maître.
On hurle avec les loups, c'eft un fait. Mais enfin,
Ce Monfieur, qu'à cette heure on reçoit au jardin,
Il ne s'ennuîra pas...., n'eft-il pas vrai, fripponne?

FLORINE.

Je l'imagine bien.

DUMONT.

L'obligeante perſonne !
De ton zèle ſans doute il a payé les frais.
Mais d'où le connais-tu ?

FLORINE.

Bon ! d'où je le connais ?
Depuis plus de vingt ans, chaque jour, à toute heure,
Il nous vient viſiter, & dans cette demeure
On eſt ſûr de le voir plus ſouvent que chez lui.
De mon maître, en un mot, c'eſt le meilleur ami.

DUMONT.

En ce cas, j'allais faire une bien ſotte école,
Et m'étais lourdement trompé ſur ma parole.

FLORINE.

En quoi donc ?

DUMONT.

Je penſais qu'il m'était venu voir
Pour me parler d'un bien qu'il prétendait avoir ;
Mais je lui viens d'en faire une telle peinture,
Qu'il croit ce lieu l'effroi de toute la nature.
Oh ! j'aurais deſiré que de ce cabinet
Tu m'euſſes entendu ſur ce plaiſant portrait,
Tu n'aurais pu tenir à mon air de franchiſe.

FLORINE.

Vraiment, tu viens de faire une belle ſottiſe;
La peſte du faquin !

DUMONT.

Oh ! tant qu'il te plaira;
J'étais déshérité ſans cette adreſſe-là.
Apprend, ma pauvre enfant, qu'en notre ſort funeſte
Cette terre eſt, hélas, le ſeul bien qui nous reſte.

FLORINE.

Mais dis-moi, bon garçon, quel bizarre deſtin
Te force à ménager ce jeune libertin ?
De ta condition quels ſont les avantages ?
Il te doit, m'as-tu-dit, près de huit ans de gages :
Pendant neuf mois de l'an vous êtes ſans un ſou,

Et rien ne te rebute?..... Il faut être bien fou
De paſſer ſa jeuneſſe & d'employer ſes veilles
Pour un fat, qui par fois....

(*Elle fait le geſte d'une perſonne qui menace du bâton.*)

Tu m'entends?

DUMONT.

A merveilles.
Je conviens que Merſeuil, ſouvent peu circonſpect,
Dans ſa mauvaiſe humeur me manque de reſpect;
Mais lorſque pour ſervir le Ciel nous a fait naître,
Il faut auſſi paſſer quelque choſe à ſon maître.
Notre condition nous oblige à cela.
On vit, on s'accoquine avec ces faquins-là;
Il faut pour les ſervir employer l'impoſture,
Avoir cent fois par jour l'eſprit à la torture
Pour trouver de l'argent, remettre leurs billets,
Eloigner un Argus & fourber des valets.
Cette tâche eſt pénible, il faut que je l'avoue:
Mais le ſort, qui nous tient au plus bas de ſa roue,
En un clin-d'œil enfin va nous placer deſſus;
Nous voilà corrigés, nous n'intriguerons plus.
Mon maître eſt bien loti puiſqu'il épouſe Ermance;
Ce ſoir il ſe marie, & moi.... j'attends ma chance.

FLORINE.

Ta chance? — Ah! ſi jamais tu n'as qu'un pareil lot,
Ma foi, mon pauvre ami, tu ne ſeras qu'un ſot.
J'ai des projets pour toi, qui te feront connaître
Combien tu t'abuſais en comptant ſur ton maître.
Mais je l'entens rentrer. Adieu; quand tu pourras,
Viens nous joindre au jardin.

DUMONT.

Je n'y manquerai pas.



SCENE V.

MERSEUIL, DUMONT.

MERSEUIL.

COMMENT suis-je aujourd'hui, Mons Dumont?

DUMONT.

Adorable.

MERSEUIL.

Et cet habit?

DUMONT.

Ma foi, je le trouve impayable;

(à part.)

Car nous sommes à sec.

MERSEUIL.

J'en ai commandé trois

Plus beaux.

DUMONT.

Oui, nous paîrons tous les quatre à la fois;

Cela sera plus court.

MERSEUIL.

Mon éternel beau père

N'est pas encore rentré?

DUMONT.

Non, Monsieur.

MERSEUIL.

Le Notaire

Est mandé?

DUMONT.

Je le crois.

MERSEUIL.

Voyez l'heure qu'il est.

DUMONT.

Quatre heures à l'instant.

MERSEUIL.

Lorſque tout ſera prêt,
On viendra m'avertir, ſans doute?

DUMONT.

Je le penſe.
Le tems doit bien durer à votre impatience.

MERSEUIL.

Dis mon ennui plutôt, il m'excède en ces lieux.

DUMONT.

Déjà!

MERSEUIL.

Que la Province eſt un ſéjour affreux!
Quelle uniformité! quelle monotonie!
Par tout eſt l'étiquette & la cérémonie.
Ah! c'eſt un lieu maudit ſi jamais il en fut.

DUMONT.

Ma foi, hors de Paris, il n'eſt point de ſalut:
C'eſt mon mot.

MERSEUIL.

J'ai dîné chez Monſieur le Notable:
Midi ſonnait à peine, on a couvert la table;
Les convives étaient gens de diſtinction,
Préſidens du Bailliage & de l'Election,
Deux Nobles Echevins & leurs dignes compagnes,
Plus quatre hobereaux deſcendus des montagnes,
Ours aſſez mal léchés. — A la règle, au compas,
La maîtreſſe du lieu ſymétriſait les plats.
Il fallait tenir tête à Madame l'Elue,
Qui de ſes cinquante ans bien & dûment pourvue,
Gauchement ſe donnait tous les airs étourdis
D'un enfant de quinze ans. — J'avais pour vis-à-vis
Un grave Conſeiller, qui tout fier de ſon titre,
Des querelles des Rois s'établiſſait l'arbitre,
Commentait la gazette, & diſcoureur profond;
Croyait le *Pont-Euxin*, bâti ſur l'*Helleſpont*;
L'*Archipel* du *Levant*, un Prince d'*Allemagne*,
Et *l'Illion* des Grecs, enfin, *Troye* en *Champagne*.

DUMONT.

DUMONT.

N'eſt pas ſavant qui veut ; l'eſprit n'eſt dévolu
Qu'au petit nombre. Moi, ſi je l'avais voulu,
(Ce n'eſt pas par orgueil que je m'en glorifie)
J'aurais été reçu dans une Académie.

MERSEUIL.

Quoi! Membre?

DUMONT.

Non, Portier.

MERSEUIL.

Le poſte eſt éminent.
Et tu l'as refuſé?

DUMONT.

Très-poſitivement.
Je ſuis né pareſſeux, je tiens à ma méthode,
Et tout travail d'eſprit à la fin m'incommode.

MERSEUIL.

Le pauvre homme! — Au deſſert on a parlé d'Acteurs,
De Baron, de Lully, de tous nos vieux Auteurs;
De ce dépôt fameux des ſciences humaines,
Pour qui tant d'Ecrivains ont réuni leurs peines,
Et dont l'Europe entière atteſte le renom;
De l'Encyclopédie, en un mot. — A ce nom,
La dame du logis m'adreſſant la parole, —
» Quoi! l'Encyclopédie!.... ah! Monſieur, j'en raffole.
» Avez-vous cet ouvrage?.... On dit qu'il eſt charmant.
— Madame, un voyageur s'en charge rarement;
Mais on peut le trouver. — « Ah! Monſieur, je vous prie,
» Faites-moi le plaiſir de m'en porter copie.
(*En riant.*)
De trente *in-folio*, Dumont!

DUMONT.

En vérité,
Ce ſerait abuſer de la civilité.

MERSEUIL.

De trente!.... Elle penſait, ſans doute, l'imbécille,
Que c'était quelque conte, ou quelque vaudeville.

Me préferve le ciel d'un femblable repas! —
Enfin, de quel côté que je porte mes pas,
Par-tout le même ton, le même goût domine,
La fottife préfide & l'ennui m'affaffine.

DUMONT, *à part.*

Nous ne vieillirons pas, je crois, dans ce lieu-ci.
(*Haut.*)
Cependant, vous allez vous établir ici;
Et Monfieur de Franval, en vous donnant fa fille,
Ne veut faire avec vous qu'une même famille.
Le bon-homme eft mutin.

MERSEUIL.

Va, de ce beau defir,
Dès aujourd'hui, parbleu, je faurai le guérir.
Il ne fe doute pas du projet que je forme :
Je veux mettre céans une telle réforme,
Tant changer, à ma guife, abattre & rebâtir,
Qu'il fera trop content de m'en voir déguerpir.

DUMONT.

Ce deffein, entre nous, n'eft pas trop méritoire.
Ne précipitons rien, fi vous daignez m'en croire:
Epoufons avant tout. — Vous aurez bien le tems
De réformer après. — Je crains les accidens;
Nous n'avons pas été fort heureux cette année.
Ne jetons point le manche après notre coignée;
Nos défaftres déjà ne font que trop publics.

MERSEUIL.

Eh! tais-toi, pauvre hère, avec tes pronoftics.
Le bon-homme eft coëffé beaucoup plus qu'on ne penfe.
Je veux à mon humeur l'accoutumer d'avance;
Je le brufque à deffein, & tout ce que je fais
N'eft qu'un échantillon de mes vaftes projets.

DUMONT.

Mais la terre, Monfieur?

MERSEUIL.

Oh! quant à cette terre,
Il faudra qu'il s'en paffe, & j'en fais mon affaire.
Mon père eft convenu d'en remettre le prix,

Mais elle m'appartient & je n'ai rien promis.
Je m'attends à l'éclat qu'il faudra que j'éprouve,
La chose une fois faite, il faut bien qu'il l'approuve.
Je prétends par le nez le mener à loisir.

DUMONT.

Mais le vieillard y compte, & sans vous démentir,
Il me semble, Monsieur, que par votre parole
Vous l'avez assuré. ..

MERSEUIL.

Bon !... promesse frivole. —
Va voir s'il est rentré.

DUMONT.

Songez......

MERSEUIL.

Va donc.

DUMONT.

J'y vais.
Mais vendre cette terre !....

MERSEUIL.

A propos, j'oubliais,
Donne-moi cet argent.

DUMONT.

Quel argent ?...

MERSEUIL.

Imbécille !
Celui que je t'ai dit de me chercher en ville.

DUMONT, *lui remettant des papiers.*

Ah ! je n'y songeais plus. Oui, Monsieur, le voilà :
Le compte est juste, au moins.

MERSEUIL.

Que veut dire cela ?

DUMONT.

Que c'est bien vainement que j'ai pris tant de peine,
Et que tous vos billets sont des feuilles de chêne.

MERSEUIL.

Quoi !... tu n'as rien trouvé!

DUMONT.

Rien, abſolument rien.
— Ah! ſi fait, j'oubliais certain homme de bien,
Qui pour quelques inſtans m'avait prié d'attendre,
Et comme un affronteur voulait me faire pendre.

MERSEUIL.

Ma foi, tant pis pour toi.

DUMONT.

Tant pis pour vous, plutôt.

MERSEUIL.

Je ne puis te payer à préſent de ſi-tôt ;
J'empruntais cet argent pour te donner tes gages.

DUMONT.

Oui, parbleu, je le crois; vos projets ſont ſi ſages.

MERSEUIL.

Ce retard, j'en conviens, me contrarie un peu;
Mais pour un coup perdu faut-il quitter le jeu? —
Tu verras ſi demain....

DUMONT.

Je ne ſuis pas ſi bête.
Vous êtes Gentilhomme, en vous coupant la tête,
On vous ferait encor, je crois, beaucoup d'honneur:
Mais je ne ſuis pas né, comme vous, grand Seigneur,
Et je ſerais branché, moi, ſans cérémonie.
J'en mourrais de regret!

MERSEUIL.

Ainſi ton induſtrie
Eſt en défaut. Mais toi, tu pourrais me ſervir.,
Et tous mes revenus que l'on te voit régir
Depuis près de huit ans, avec un zèle extrême,
Doivent t'avoir rendu preſqu'autant qu'à moi-même.
Tiens, j'ai toujours compté ſur ton affection:
Veux-tu que je t'enſeigne une bonne action,
Qui pourrait réparer, ſans que l'on s'en défie,
Les vols que tu m'as faits pendant toute ta vie?

DUMONT.

Le compliment eſt doux! — Eh! me prenez-vous donc

Pour un homme de bien qui ferait un frippon,
Ou bien pour un frippon qui ferait honnête-homme?
Comment, à votre gré, faut-il que l'on me nomme?

MERSEUIL.

Comme un homme de bien, mon cher, & rien de plus,
Qui pourrait me prêter quelques milliers d'écus,
S'il voulait aujourd'hui consentir à me rendre
Tout ce qu'il m'a volé.

DUMONT.

Je commence à comprendre;
Vous allez éprouver si jamais, en effet,
Un maître obtint du Ciel un plus digne valet;
Et je vais aujourd'hui....

MERSEUIL.

Quoi! je pourrais attendre....
Je ne te croyais pas, d'honneur, l'âme aussi tendre.
Je veux te proclamer hautement dans Paris
Le phénix des valets.

DUMONT.

Ne parlons point de prix;
Mon zèle est trop payé....

MERSEUIL.

Sois assuré d'avance
Qu'il n'est aucune borne à ma reconnoissance;
Et si l'occasion....

DUMONT.

Vous vous moquez, je crois.
Je ne vous rends ici que ce que je vous dois.

MERSEUIL.

Non, je ne puis me taire; un zèle de la sorte
Me touche jusqu'à l'ame, ou le diable m'emporte.

DUMONT.

Ah! de grâce, arrêtez, je suis trop attendri. —
Je vous prête, Monsieur,....

MERSEUIL.

Nomme-moi ton ami;

Oui, tu l'es, & ce trait t'assure pour la vie
Un titre, cher Dumont, dont mon ame est ravie.

DUMONT.

A Dieu ne plaise, hélas! en mon état abject,
Que j'osasse à ce point vous manquer de respect!

MERSEUIL.

Quoi! Jusque-là ton zèle ainsi se manifeste!
Tu fais le généreux & veux être modeste!
C'en est trop. — Mais poursuis, je ne conteste plus.

DUMONT.

Ainsi donc, pour dix ans....

MERSEUIL.

Dix ans sont superflus;
Mettons cinq ans, & si ton intérêt l'exige,
Deux seuls me suffiront.

DUMONT.

Eh! bien, pour quinze ans, dis-je.

MERSEUIL.

Quoi!...

DUMONT.

Si vous me fâchez j'irai jusques à vingt.

MERSEUIL.

Soit, ami, pour quinze ans, puisque j'y suis contraint:
La générosité ne peut être plus ample.

DUMONT.

Sans aucun intérêt.

MERSEUIL.

Oh! voilà, par exemple,
Ce qui ne sera pas. Je ne puis consentir
Que jusques à ce point tu veuilles me servir.
Il faudra que pour cent tu retires quarante;
Passons.

DUMONT.

Sans intérêt.

MERSEUIL.

Au moins tu prendras trente?

DUMONT.

Non.

MERSEUIL.

Vingt ?

DUMONT.

Sans intérêt,.... ou je ne prête rien ;
Choisissez.

MERSEUIL.

Je me rends, allons, il le faut bien.
Mais le trait, sur ma foi, doit paraître incroyable.

DUMONT.

Vous tairez-vous enfin, bavard impitoyable ?

MERSEUIL.

D'accord, je suis muet & ne t'interromps plus.

DUMONT.

Bien. — Je vous prête donc....

MERSEUIL.

Acheve.

DUMONT.

Mille écus.

MERSEUIL.

Mille écus ! (*à part.*) Le frippon !

DUMONT.

Sans aucuns arrérages ;

MERSEUIL.

Soit.

MUMONT.

Que vous me devez pour huit ans de mes gages,

MERSEUIL.

La peste du maraud !

DUMONT.

Pour quinze ans.

MERSEUIL.

L'insolent !

DUMONT.

Sans aucun intérêt.

MERSEUIL.

Monſieur mon Intendant,
Vous êtes le coquin le plus ruſé de France.

DUMONT.

Eh! bien, voilà l'effet de la reconnoiſſance!
En vérité, Monſieur, c'eſt être bien ingrat,
Après ce que je fais....

MERSEUIL.

Savez-vous, maître fat,
Que vingt coups de bâton, donnés ſans plus attendre...

DUMONT.

A votre ami, Monſieur!.... l'expreſſion eſt tendre!
Songez que tout à l'heure à ce titre pompeux
Vous m'avez ordonné d'oſer porter mes vœux.

MERSEUIL.

Non, tu n'es même pas digne de ma colère.
Va, garde ton argent, je n'en ai plus que faire;
Je ne veux rien avoir d'un maraud tel que toi :
Je ſaurai te payer ainſi que je le doi.
J'ai trente mille écus dont je puis faire uſage,
Et ma terre eſt vendue.

DUMONT, *à part.*

Au diable l'héritage!
Me voilà bien chanceux!

MERSEUIL, *en riant.*

Eh! bien, tu ne ris plus?

DUMONT.

Mais cela ſe peut-il?... Quoi! trente mille écus!..
Quel eſt donc le benêt....

MERSEUIL.

C'eſt un fort galant-homme,
Baron.... je ne ſais d'où; mais j'ai touché la ſomme;
Mon Notaire a tout fait. — Te voilà conſterné?

DUMONT, *à part.*

Le maudit Garde-note!..... ah! je ſuis ruiné.
Il me faut à préſent chercher un autre gîte.
(*Haut.*) Serviteur.

MERSEUIL.

MERSEUIL.

Où vas-tu ?

DUMONT.

Je vais me faire Hermite.

MERSEUIL, *riant.*

Vraiment ?

DUMONT.

Je me pendrais volontiers pour un rien.

MERSEUIL.

Ma foi, c'eſt mon avis; pends-toi, tu feras bien.

(*Dumont ſort.*)

SCENE VI.

MERSEUIL, M. DE FRANVAL, ERMANCE, D'ORVILLE.

M. DE FRANVAL.

Monsieur le Chevalier, je vous ai fait attendre,
Pardon. — Allons, d'Orville, embraſſez donc mon gendre :
Il l'eſt, ou peu s'en faut.

MERSEUIL, *avantageuſement.*

Ce m'eſt beaucoup d'honneur....

D'ORVILLE, *avec contrainte.*

Monſieur,.... c'eſt moi.... qui ſuis.... votre humble ſerviteur.

M. DE FRANVAL.

Vous aurez tout le tems de faire connoiſſance. —
(*A Merſeuil, d'un air myſtérieux mais haut.*)
J'ai ſu mettre à profit le tems de ſon abſence.
Il eſt votre rival, je vous en avertis.

MERSEUIL.

Qui ?.... Monſieur ?

M. DE FRANVAL.
Oui, lui-même. — En êtes-vous surpris?
MERSEUIL.
Ce serait faire injure à votre aimable fille.
En elle trop d'appas, trop de mérite brille,
Pour oser sur les cœurs douter de son pouvoir.
Mais sans doute Monsieur n'a pas conçu l'espoir
De m'enlever un don que votre aveu m'assure?
M. DE FRANVAL.
Ma foi, je n'en sais rien; en pareille aventure
Un amant bien épris n'écoute que son cœur.
ERMANCE, *à part*.
Qu'entends-je!... & quel discours!...
MERSEUIL.
Je suis homme d'honneur:
Monsieur est Gentilhomme? — Un seul mot doit suffire.
D'ORVILLE, *vivement*.
Je vous entends, Monsieur, vous m'y verriez souscrire;
De votre sort, du mien ce mot serait l'Arrêt,
Si n'écoutant ici que mon seul intérêt,
A d'autres sentimens je n'immolais ma flâme. —
Jeune Ermance, il est vrai, je vous aime; & mon âme
Ose, dans ce moment si cruel & si doux,
Vous jurer de n'aimer, de n'adorer que vous.
Pardonnez, si long-tems incertain & timide,
Mon espoir a douté d'un bonheur trop rapide.
Eh! quel autre eût pu vaincre un si juste embarras?
Tant de félicité ne m'appartenait pas!
Ah! sans faire une injure à ce cœur que j'adore,
D'un triomphe si doux je puis douter encore.
M. DE FRANVAL, *bas à d'Orville*.
A merveilles, mon cher. — C'est jouer à ravir.
(*Haut à Merseuil.*)
Eh! bien, vous l'entendez?
MERSEUIL.
Oui, c'est avec plaisir.
Monsieur s'énonce avec une éloquence extrême.

D'honneur, je ne pourrais m'expliquer mieux moi-même.
Mais puisque sous vos ieux, sans débats, sans courroux,
Monsieur veut bien céder....

D'ORVILLE, *avec force.*

Vous la céder!... à vous!...
Ah! bien loin de descendre à cette ignominie,
Vous ne l'obtiendriez qu'en m'arrachant la vie.
Mais j'immole ma flamme à de plus nobles droits:
D'un père, d'un ami je respecte le choix;
Voilà ce qui me force au devoir déplorable....

MERSEUIL, *l'interrompant.*

Vous avez-là, Madame, une étoffe admirable.

D'ORVILLE.

La transition est vraiment neuve!

MERSEUIL, *se retournant à demi.*

En honneur,
Je crois que vous avez, Monsieur, un peu d'humeur.
Est-ce ma faute à moi, si par un doux sourire,
On n'encourage pas votre amoureux martyre?
Si Monsieur nous rendant justice à tous les deux,
Approuve mon amour.... & rejette vos vœux?
Faut-il que je m'en prenne au Ciel avec colère
Pour m'avoir accablé de l'heureux don de plaire?
Vous ne l'exigez pas?....

D'ORVILLE, *brusquement.*

Eh! Monsieur, entre nous,
Vous n'avez point au Ciel à montrer ce courroux.
Vous n'avez qu'un vrai titre, & c'est l'aveu d'un père;
A ce mot l'amitié doit gémir..... & se taire.

M. DE FRANVAL, *à Merseuil.*

Pour refermer leur plaie ils font un vain effort,
Je vous les garantis tous deux blessés à mort.
Le pauvre Philosophe!... ah!... il me perce l'ame.
Mais toi, ma chère enfant, laisse parler ta flâme,
Va, Merseuil y consent, nomme-nous ton vainqueur.

MERSEUIL.

Non, Madame, je sens assez tout mon bonheur,

Et n'en prétends point faire à ses ieux un trophée ;
Ménageons, s'il vous plaît, la douleur étouffée
Et les tristes regrets d'un amant malheureux.

(En riant.)

C'est un état cruel!...

ERMANCE.

Vous êtes généreux,
Monsieur. — Ne craignez point que je fasse connaître
Tout ce que dans mon cœur cet entretien fait naître;
Par égard.... pour vous seul, je veux bien renfermer
Ce qu'ici sans témoins je pourrais exprimer.
Quant à mon choix, mon ame en pouvait être fière,
Et je n'ai point rougi d'épancher la première
Bien vainement, hélas! dans le sein d'un ami,
Un sentiment trop cher, par l'estime affermi.
De cet aveu, Monsieur, je vous devais le compte.
— Il n'est point de penchant que la raison ne domp
Elle efface bientôt le trait le plus profond;
J'aurai cru cet effort moins facile & moins prompt.
On m'en offre l'exemple.... & je sens qu'il m'oblige,
Enfin, au seul parti que mon devoir exige....
Tout ce que j'invoquais vous nomme mon époux,
Je me tais.... j'obéis.... & ma main est à vous.

M. DE FRANVAL, *à Merseuil.*

Enfin vous l'emportez. — Sur l'hymen que j'apprête
Nous voilà réunis. — Je vais hâter la fête.

(à d'Orville.)

Toi, demeure. — Parbleu! tu ne t'attendais pas
D'être aujourd'hui de noce ?

D'ORVILLE.

Il est vrai.

M. DE FRANVAL.

Le repas
Est commandé. Je vais inviter tout mon monde.
J'aurai des violons d'une lieue à la ronde;
Je veux te voir danser.

D'ORVILLE.

De grâce, excuſez-moi,
Si....

M. DE FRANVAL.

Non, tu danſeras, ou tu diras pourquoi.
Je crois qu'un Philoſophe a bon air à la danſe,
Je veux m'en donner le plaiſir.

MERSEUIL.

Monſieur, je penſe
Qu'il faut contremander tous ces violons-là :
Les gens d'un certain rang ont banni tout cela,
Et ce n'eſt qu'aux bourgeois que l'on permet de faire
En ces occaſions un éclat ſi vulgaire.

M. DE FRANVAL.

Qu'eſt-ce-à-dire bourgeois ? Je crois que le plaiſir
Convient à tous les rangs quand on en peut jouir.
Vous verrez qu'il faudra que l'ennui nous aſſomme,
Parce qu'on a l'honneur d'être né Gentilhomme,
Et que, ſans déroger, on ne peut en effet
Danſer une courante, ou bien un menuet.

MERSEUIL.

Non, mais il faut garder certaine bienſéance
Que l'on doit à ſon rang ainſi qu'à ſa naiſſance,
Et ne deſcendre pas juſques à copier
Les uſages d'un peuple ignorant & groſſier.

M. DE FRANVAL.

Sois triſte, mon enfant, ſi cela t'accommode :
Moi, j'aime le plaiſir, n'en déplaiſe à la mode ;
Et je vais de ce pas raſſembler mes amis,
Tous honnêtes bourgeois & gais de père en fils.
Adieu.

(Il ſort.)



SCENE VII.

Les Précédens, *excepté* M. DE FRANVAL.

MERSEUIL.

La belle cour, vraiment, qu'il vous apprête!
Ma foi, Mademoiselle, il a perdu la tête,
Monsieur votre père.

ERMANCE, *ironiquement.*

Ah! sans doute il a grand tort
D'inviter ses amis & ses parens.

MERSEUIL.

D'accord.
Mais faut-il tout ce monde aux noces de sa fille?
Rien n'est plus ennuyeux qu'un souper de famille,
Je vous en avertis. — En m'unissant à vous
Je veux sacrifier tous les droits d'un époux.
Loin de nous enterrer dans le fond d'un ménage
Nous ferons deux maisons, ainsi qu'il est d'usage. —
Pour ne se rendre pas l'un à l'autre importun,
Vos gens avec les miens n'auront rien de commun.
C'est ainsi qu'on s'arrange & qu'il faut que l'on vive.
Je ne viendrai chez vous qu'à titre de convive. —
Nous ferons loin de nous élever nos enfans;
Car rien n'est plus bourgeois que de voir ces mamans
Qu'un cercle de marmots dans tous les lieux assiège.
Vous ne verrez vos fils qu'au sortir du Collège.
Ces détails importuns & gênans pour tous deux
Eloigneraient bientôt le cortège des jeux.
Une femme aujourd'hui qui veut prétendre à plaire,
Noblement à ces soins doit savoir se soustraire,
Et son premier devoir est celui de jouir
Des beaux jours où son âge appelle le plaisir.

ERMANCE.

Pardonnez..... jusqu'ici par le devoir guidée

Des saints nœuds de l'hymen j'avais une autre idée ;
Et je ne croyais point de plaisir aussi doux
Que cette intimité de deux tendres époux ;
J'imaginais, sur-tout, qu'avec le nom de mère,
Une femme en devait montrer le caractère,
Et que loin de rien perdre au sein de ses enfans,
Ses jours en empruntaient leurs plus beaux agrémens;
Vous m'éclairez, Monsieur.

MERSEUIL.

Souffrez que je m'explique.
On n'a plus à présent cette vertu gothique,
Dont nos pères jadis se fesaient une loi:
Le siècle enfin s'éclaire & chacun vit pour soi.
L'hymen n'offrait alors qu'un pesant esclavage ;
Mais c'est par convenance aujourd'hui qu'on s'engage ;
Chacun y gagne ; on vit comme deux bons amis
Que pour leur intérêt le sort a réunis.
Se convient-on ? — Tant mieux: la circonstance est rare.
L'on se déplaît ? — Eh bien, sans bruit on se sépare,
Point de débats ; aussi, rarement parmi nous,
Voit-on les Tribunaux accorder les époux.
Quant aux enfans, leur droits sont aisés à réduire,
En leur laissant nos biens, ils n'ont plus rien à dire.
Je suis sûr que Monsieur sera de mon avis,
Prenons-le pour Arbitre.

D'ORVILLE.

Oui, Monsieur, je le suis.
Jusques à ce moment j'ai gardé le silence,
Non sans faire à mon cœur un peu de violence;
Mais puisque vous voulez savoir mon sentiment,
Je vous dirai, Monsieur, tout naturellement,
Que je suis indigné de vous voir, à votre âge,
Aux mœurs, à la raison faire un pareil outrage.
Est-ce à vous de juger des devoirs des époux?
Jeune-homme, respectez ce qui n'est point en vous;
Et si de la vertu la voix sublime & tendre
Au fond de votre cœur ne se fait point entendre,

Si ses charmes puissans sont pour vous sans appas,
Ménagez-la, du moins, & ne l'outragez pas.

(A Ermance.)

Vous ne détruirez point, jeune & sensible Ermance,
Ce que vos premiers ans m'ont donné d'espérance;
Oui, lorsque par l'hymen votre sort doit changer,
A des devoirs plus grands il va vous obliger.
Si j'ai vu mon ami le plus chéri des pères,
Vous saurez être encor la plus tendre des mères.
Eh! croyez qu'il n'est point de tableaux plus touchans,
Que celui d'une épouse, au sein de ses enfans,
Multipliant pour eux sa tendresse agissante:
Ah! qu'un femme alors devient intéressante!
C'est un être sacré, dont l'imposant aspect
Commande notre hommage & force le respect.

(A Merseuil.)

Vous, Monsieur, profitez d'une leçon utile;
Et si par un aveu..... peut-être trop facile,
Vous obtenez enfin un partage aussi doux,
Si vous briguez le nom & les droits d'un époux,
En recevant, du moins, cette faveur insigne,
Par d'autres sentimens tâchez d'en être digne.

MERSEUIL, *avec un rire forcé.*

Ah!.... ah! mais savez-vous, mon cher moraliseur,
Que voilà du sublime? — Et dites-moi, Monsieur,
Pardon si c'est blesser la morgue doctorale,
Vous prennent-ils souvent ces accès de morale?
Moi, joûter contre vous!.. oh!.... je n'en ferai rien.
En honneur, vous prêchez admirablement bien;
Mais aux mœurs de son siècle il faut qu'on s'accommode.
Vos principes, mon cher, ne sont plus à la mode,
Et si vous les prôniez à nos jeunes maris,
Vous vous feriez, ma foi, siffler de tout Paris.

D'ORVILLE.

Je n'ai point vu Paris, mais sans lui faire outrage,
Je ne puis le juger d'après un tel langage.

MERSEUIL.

MERSEUIL.

Quoi!.... vous ne l'avez point vu?

D'ORVILLE.

Non, Monſieur; jamais.

MERSEUIL.

Comment peut-on n'avoir jamais vu Paris!... mais
Cela n'eſt pas croyable!.... & d'honneur, je vous jure,
Je n'oſe le penſer.

D'ORVILLE.

Eh bien, je vous l'aſſure,
Rien n'eſt plus véritable.

MERSEUIL.

Et vous en convenez?

D'ORVILLE.

Je m'en fais un devoir; vous vous en étonnez?

MERSEUIL.

Sans contredit; chacun n'eſt pas ſi véridique.
J'en connais qui n'ont vu Paris que dans l'optique,
Et qui vont chaque jour, détaillant ſes Palais,
Depuis le *Champ de Mars* juſqu'au fond du *Marais.*
Ils auraient à rougir...

D'ORVILLE.

Moi, Monſieur, j'en fais gloire,
Je n'ai point vu Paris, mais je commence à croire
Qu'il peut être un ſéjour funeſte à la vertu.

MERSEUIL.

Mais où diable, Monſieur, avez-vous donc vécu?

D'ORVILLE.

Avec d'honnêtes gens que leurs devoirs raſſemblent;
Et ſur-tout,...... loin de ceux, Monſieur, qui vous
reſſemblent.
Pardonnez cet aveu, je ne ſuis point flateur:
Mais il faut être vrai.

MERSEUIL.

Très-obligé, Monſieur.
La franchiſe me plaît quoique Provinciale:
Mais ſi j'ai ſupporté votre longue morale,

Vous n'avez pas pensé, je crois, qu'impunément
On pouvait m'insulter?.....

D'ORVILLE.

Vous insulter!... vraiment,
Cette délicatesse est ici déplacée;
Vous l'invoquez, Monsieur, après l'avoir blessée! —
C'est moi qui le premier dois être satisfait...

MERSEUIL.

A votre choix, Monsieur.

ERMANCE.

Brisons-là, s'il vous plaît.

(*A Merseuil.*)

Monsieur le Chevalier, les nœuds de l'hyménée
Doivent à votre sort joindre ma destinée;
Quelqu'avenir, hélas! qui me soit préparé,
Je connais mes devoirs, Monsieur, j'obéirai;
Mais jusque-là, montrez des desseins plus honnêtes,
Et respectez sur-tout la maison ou vous êtes.

(*A d'Orville en sortant.*)

J'ose vous imposer aussi la même loi,
Faible & cruel ami!

D'ORVILLE, *voulant la suivre.*

De grâce, écoutez-moi.

ERMANCE, *avec dignité.*

Respectez ma douleur, je veux m'y livrer seule.
Adieu.

D'ORVILLE.

Vous me fuyez?

ERMANCE, *avec effort.*

Je le dois.

(*Elle entre par le fond. D'Orville sort par l'un des côtés, avec tous les signes de la plus vive douleur.*)



SCENE VIII.

MERSEUIL, *seul.*

LA bégueule !
Quel jargon !.... ah ! j'en suis excédé, sur ma foi.
Elle va s'immoler en s'unissant à moi.
De ce beau dévoûment je ne suis pas la dupe,
Elle m'adore. — Mais un autre soin m'occupe,
Il me faut avant tout réformer la maison,
Et mettre le bon homme, enfin, à la raison.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DE FRANVAL, MERSEUIL.

M. DE FRANVAL.

Comment l'entendez-vous? Parbleu, Monfieur
mon gendre,
Je ne m'attendais point à cette belle efclandre :
Eh! quoi, vous prétendez renvoyer de céans
Un homme qui me fert depuis plus de trente ans?
Non, s'il vous plaît; je fuis fort content de fon zèle,
Et ne veux point chaffer un ferviteur fidèle,
Vieilli dans ma maifon; le trait ferait affreux.

MERSEUIL.

Mais ne voyez-vous pas que cet homme eft trop vieux,
Et qu'on n'en peut tirer qu'un très-faible fervice?

M. DE FRANVAL.

Raifon de plus, Monfieur, pour lui rendre juftice.
Avec affection, il m'a fervi toujours,
Et je le chafferais au déclin de fes jours!

MERSEUIL.

Il faut donc avec vous m'expliquer fans réferve.
Tenez, mon cher Monfieur, il n'eft qu'un mot qui ferve.
Dès l'âge le plus tendre, élevé dans Paris,
Avec ce que la Cour offre de plus exquis,
Penfez-vous que je doive agir d'après vos vues,
Et me trouver céans comme tombant des nues?
J'ai pris mon pli, Monfieur, & ne faurais changer;
Mais pour votre intérêt je veux vous obliger,

Et bannir de chez vous ces coutumes antiques,
Ridicules débris des préjugés gothiques.
Ecoutez bien ceci. D'abord votre maison
Vous l'avoûrez, sans doute, à l'air d'un vieux donjon.
Sur un plus noble plan je veux la reconstruire.

M. DE FRANVAL.

Etes-vous fou, mon gendre?

MERSEUIL.

Ah! laissez-moi donc dire.
Vous verrez mes desseins. Au lieu de cette cour,
D'où vos appartemens reçoivent trop de jour,
Je forme un péryftile, orné de colonnades,
De balustres, d'un dôme & de deux rangs d'arcades.
Au fond du vestibule un superbe escalier
Conduira noblement jusqu'au double paillier
Qui devra réunir deux appartemens vastes,
Dont six boudoirs charmans formeront les contrastes.
A l'emploi du local tout doit être assorti.
Des entresols, sur-tout, je tire un grand parti
Pour des bains de vapeurs à la Russe, à l'Anglaise.
Ah!.... j'oubliais un point dont vous serez fort aise.
Nous aurons un théâtre, où l'hiver l'on joûra
Des Proverbes, le Drâme & même l'Opéra.
Après cela, Monsieur, nous ferez-vous l'injure
De regretter encor votre ignoble masure?

M. DE FRANVAL.

Je regrette encor plus, il faut en convenir,
Le tems que j'ai perdu, Monsieur, à vous ouir.
La belle invention!

MERSEUIL.

Nous détruirons, je pense,
Ce vaste potager, dont le contour immense
Ne présente aux regards que l'assemblage vil
De soixante carrés de choux & de persil.
En beaux jardins Anglais je le métamorphose.
Nous y réunirons le réséda, la rose,
Des ruines, des ponts, des moulins, des canaux,

Des Kiosques Chinois, des grottes, des jets d'eaux.
Le sol est trop uni, c'est un défaut sans doute :
Nous le corrigerons, & quoi qu'il nous en coûte,
En le bouleversant, quelque jour nous pourrons
Avoir une montagne avec quelques vallons.
Pour donner à l'ensemble un peu plus d'étendue,
Nous détruirons ce bois qui nous borne la vue,
Et par un pan de mur qu'il faudra mettre bas,
Nous aurons un coup-d'œil, oh!... comme il n'en est pas.
Laissez-moi diriger ce travail à ma tête,
Je réponds du succès.

M. DE FRANVAL.

Je ne suis pas si bête
D'aller, en deux arpens, transporter vos canaux,
Vos cabinets Chinois, vos rivières sans eaux,
Ces amas délabrés de vieille architecture,
Où l'art grotesquement contrefait la nature;
Vos beaux projets, Monsieur, ne prendront point ici;
Je garde mon jardin & je le veux ainsi;
C'est un bon potager qu'il faut à nos cuisines,
Et j'aime mieux mes choux que toutes vos ruines.

MERSEUIL.

Eh! de grâce, Monsieur, abjurez une fois
Cet étrange engoûment des principes bourgeois;
Changez avec le siècle, & quand on vous éclaire,
Sachez mettre à profit un avis salutaire.
N'est-il pas ridicule, à l'âge où vous voilà
Que l'on soit obligé de vous dire cela?
Et de voir constamment que votre esprit s'obstine,
A préférer pour guide une vieille routine?
Moi, je veux vous former & n'en démordrai point.
N'est-il pas, par exemple, absurde au dernier point,
De vous voir en couvents diriger vos demeures?...
De dîner à midi?... de souper à huit heures?
Qu'un Artisan grossier, divisant ses travaux,
Obscurément ainsi vive avec ses égaux,
C'est fort bien fait. Mais nous qu'aucun devoir n'enchaîne,

Devons-nous mettre aussi nos plaisirs à la gêne?
Voici l'ordre, Monsieur: il est mieux raisonné.
D'abord, vers le midi, l'on prend le déjeuné;
A cinq heures, l'on sert pour dîner aux bougies.
Minuit sonne?— Voilà les visites finies;
Le calme avec l'aisance appelle la gaîté,
Chacun se met à table & soupe en liberté.
Ensuite, si le tems avait trop de durée,
On joue une heure ou deux, pour passer la soirée.

M. DE FRANVAL.

Enfin, vous vous couchez?

MERSEUIL.

Vers le matin toujours.
Le repos est plus doux, rien n'en trouble le cours,
Hors des songes rians, qui, tandis qu'on sommeille,
Retracent à l'esprit les plaisirs de la veille.

M. DE FRANVAL.

Chez vous tout est nocturne, à ce que j'apperçois.
Sans doute le soleil est aussi trop bourgeois;
Car pour vous dérober à son éclat vulgaire,
Vous vous allez coucher sitôt qu'il nous éclaire?

MERSEUIL.

Ma foi, vous l'avez dit; les jeux, la volupté
Veulent un demi-jour qui sied à la beauté,
D'un crépuscule doux la favorable teinte
Invite le plaisir & bannit la contrainte,
Vers la gaîté folâtre entraîne la pudeur,
Prête avec complaisance un voile à la laideur,
Et fait éclore, au sein d'une agréable orgie,
Tous ces riens séduisans, enfans de la saillie.

M. DE FRANVAL.

Monsieur le Chevalier, voulez-vous, sans détour,
Qu'avec vous sur ce point je m'explique à mon tour?

MERSEUIL.

Très-volontiers, Monsieur; c'est ce que je desire.

M. DE FRANVAL.

Eh! bien, vous êtes fou, puisqu'il faut vous le dire.

Mais penſez-vous avoir affaire à d'autres fous ?
Parbleu, je le ſerois mille fois plus que vous
Si j'allais adopter votre belle réforme.
La nuit eſt le bon tems, je crois, pour que l'on dorme.
Un homme doit rougir de chercher le ſommeil
Quand ſon œil eſt frappé des rayons du ſoleil,
Et je crois, n'en déplaiſe à toutes vos folies,
Que ſon éclat vaut bien celui de vos bougies.

MERSEUIL.

Tout pourra s'arranger, calmez ce grand courroux :
On ne vous force point de veiller avec nous,
Et même j'avoûrai que l'on fait à votre âge
Dans un petit ſouper un fort ſot perſonnage ;
Mais.... nous veillerons nous, vous le permettez bien ?

M. DE FRANVAL.

Oui, pourvu cependant que je n'entende rien,
Et qu'à table avec moi je puiſſe avoir ma fille.
J'entends n'être point ſeul au ſein de ma famille ;
Mais ſi du moindre bruit on trouble mon repos,
Plus de petits ſoupers. — Ici tout ſera clos
A neuf-heures. — Bon ſoir, Dames & Demoiſelles,
Moi, je ferme ma porte & j'éteins les chandelles.

MERSEUIL.

J'y conſens. Voilà donc tous nos débats finis
Sur cet article-là ; vous voyez que je ſuis
Raiſonnable.

M. DE FRANVAL.

Ah ! ſans doute.

MERSEUIL.

A préſent je vous quitte ;
Il faut qu'à votre ami je rende une viſite.

M. DE FRANVAL.

Vous le verrez ce ſoir, je l'ai fait inviter.

MERSEUIL.

N'importe, ſur un point je dois le conſulter.

M. DE FRANVAL.

Eh ! bien, en revenant paſſez chez le Notaire.

MERSEUIL.

MERSEUIL.

Ah! de grâce, Monſieur, chargez-vous de le faire.
Moi, voir des gens de Loi! vous n'imaginez pas
Combien je ſuis peu fait à tous ces embarras.

M. DE FRANVAL.

Le contrat eſt dreſſé, vous n'aurez qu'à lui dire
Un mot de cette terre, un ſeul mot doit ſuffire.

MERSEUIL.

Non, arrangez cela vous-même, s'il vous plaît,
Et je viendrai ſigner lorſque tout ſera prêt:
Epargnez-moi l'ennui de ce préliminaire. —
A propos, j'oubliais qu'il faudra vous défaire
De ce carroſſe antique & de vos deux chevaux
Hongres, triſtes, vieillis dans un trop long repos.
J'aurai, pour remplacer cette maſſe effrayante,
Deux vis-à-vis coupés, d'une forme élégante,
Un cocher pour chacun, deux coureurs, trois jockeis,
L'attellage iſabelle, & ſix chevaux Anglais.
Adieu, Monſieur.

SCENE II.

M. DE FRANVAL, *ſeul.*

Au diable! — Il faut que je l'avoue,
De ma docilité cet étourdi ſe joue;
Et moi je ſuis bien fou de ſouffrir à mes ieux
Les tons extravagans de ce préſomptueux.
Il ne m'eſt rien encore & veut trancher en maître;
Et que ſerait-ce un jour, ſi jamais il peut l'être?
A fuir de ma maiſon je me verrais réduit.
Monſieur le Chevalier, vous avez de l'eſprit,
Il faut en convenir; mais je ne ſuis pas bête,
Non plus, & je pourrais fort bien troubler la fête:
Pour vous congédier, il ne faudrait qu'un mot. —
Sa fermeté m'a plû, pourtant, lorſque tantôt

A ce pauvre Baron, tout confus de ſon rôle,
Il a ſi fièrement adreſſé la parole.
Au moins je le crois brave, & cette qualité
N'eſt pas trop ordinaire à la fatuité,
Nous verrons..... ah!... c'eſt toi, mon Ermance?

SCENE III.

ERMANCE, M. DE FRANVAL.

ERMANCE.

O mon père!
Pour la dernière fois écoutez ma prière;
Votre fille tremblante embraſſe vos genoux.
Le ſecret de ſon cœur n'eſt plus caché pour vous:
Oui, j'aime le Baron, ſes vertus, ſa belle âme
Son nom, votre amitié, tout parle pour ma flâme.
Vous-même, ici tantôt, vous avez raffermi
Aux ieux de ſon rival l'eſpoir de votre ami.
S'il a paru céder, ah!... rendez-lui juſtice,
C'eſt à vous ſeul qu'il fait ce cruel ſacrifice.
Hélas! à l'accomplir pourriez-vous le forcer?
Entre Merſeuil & lui, pourriez-vous balancer?
Non, & j'en crois ce cœur ſi bon & ſi ſenſible,
Il n'abuſera point d'un effort trop pénible;
Nous aurons votre aveu, j'oſe encor l'eſpérer,
Pour d'Orville &, pour moi je le viens implorer;
A vos genoux, mon père, il faut que je l'obtienne.

M. DE FRANVAL.

Hélas! ma pauvre enfant, quelle erreur eſt la tienne!
Hâte-toi de ſortir du trouble où te voilà:
Va, d'Orville eſt bien loin de ſonger à cela.

ERMANCE.

Que dites-vous?...

M. DE FRANVAL.

Je dis que c'eſt une chimère,
Et qu'il ne t'aime point.

ERMANCE, *ſouriant avec fineſſe.*

Vous le croyez, mon père? —
Ah!... vous avez mal lu dans ſon cœur... Et pourquoi
L'eût-il dit?

M. DE FRANVAL.

C'eſt qu'exprès je l'en ai prié, moi.

ERMANCE.

Vous?... Mais à ſon amour cet ordre ne peut nuire.
Son devoir l'obligeait ſans doute à vous inſtruire.
Il connaît trop vos droits....

M. DE FRANVAL.

Eh! non, te dis-je, non.
Tout cela n'eſt qu'un jeu. — J'ai forcé le Baron
A feindre cet amour pour éprouver la flâme
De notre ami Merſeuil.

ERMANCE.

Je connais mieux ſon âme.
D'Orville à me tromper n'eût jamais conſenti,
Son cœur ne ſe fût point juſque-là démenti
Que d'uſer contre-moi d'une impoſture extrême;
Vous me trompez. — Mais non, vous vous trompez vous-même;
Il en eſt incapable.

M. DE FRANVAL.

Ah! quel aveuglement!
Rien n'eſt plus vrai, te dis-je, & j'en fais le ſerment.
Voyons... après cela vas-tu douter encore?

ERMANCE.

Que ne le puis-je, hélas!... jeu cruel que j'abhorre!...
D'Orville!... vous, deſcendre à ce menſonge affreux!
Vous que je crus toujours ſenſible & généreux,
Employer contre moi cette ruſe inhumaine!...
Feindre ſi lâchement... ah!...

M. DE FRANVAL.

Ce n'eſt pas ſans peine;
Il ne le voulait pas, il faut en convenir;
C'eſt moi qui l'ai forcé.

ERMANCE.

Quel barbare plaiſir!
(*Rapidement.*)
Eh! bien.... oui.... c'en eſt fait. Hâtez-vous, ô mon père,
A votre cœur encor ſi votre fille eſt chère,
De l'unir à Merſeuil. — Venez ſerrer des nœuds
Qui juſqu'à ce moment me paraiſſaient affreux;
Arrachez votre Ermance à ce déſordre extrême,
Sauvez-la de d'Orville.... & ſur-tout d'elle-même.
Allez, de grâce, allez; ſongez que chaque inſtant
Rend ma douleur plus vive & mon trouble plus grand;
Calmez le déſeſpoir ou mon âme eſt en proie.

M. DE FRANVAL.

J'approuve ton dépit; il me comble de joie.
Mais, crois-moi, mon enfant, ne précipitons rien.
Je viens avec Merſeuil d'avoir un entretien
Dont je ſuis peu content, & je commence à craindre
Qu'il ne ſoit en effet tel qu'on l'a ſu dépeindre.
A ſa préſomption laiſſons un libre cours;
Il faut l'approfondir. — Tu demandais huit jours?
Je te les donne.

ERMANCE.

Non, — point de délais, mon père.
Quels que ſoient ſes projets, ſes mœurs, ſon caractère,
N'importe!.... Je le crois enfin plus généreux;
Et Merſeuil, je l'avoue, eſt moins vil à mes ieux,
Affichant les travers d'un ſiècle de folie,
Que le lâche impoſteur qui trompa ſon amie.
Ne différez donc plus, vous voyez mes ennuis,
Sauvez-moi de la honte & du trouble où je ſuis.

M. DE FRANVAL.

Tu refuſais Merſeuil tantôt? — Tu le réclames
Quand je te le refuſe — Oh! voilà bien les femmes!

ERMANCE, *insistant.*

Mon père!...

M. DE FRANVAL, *après un instant de silence.*

Allons, — je vais tout finir en deux mots,
Et rendre à ta raison la force & le repos.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ERMANCE, *seule.*

LE repos!.... ah! j'y dois renoncer pour la vie! —
De ma fatale erreur me suis-je assez punie?
A Merseuil à l'instant je vais donner ma foi.....
Quoi!.... Merseuil mon époux!... je frémis malgré moi.
Eloignons un moment cette funeste image;
Elle affaiblirait trop ma force & mon courage:
J'ai besoin de tous deux. — Et toi, perfide ami!
Toi que je crus sincère, & qui m'as tout ravi,
Tu ne jouiras pas du triomphe barbare
Que sur mon désespoir ton orgueil se prépare.
Ce cœur trop méprisé, trop peu digne de toi,
D'un moins lâche mortel va recevoir la loi;
Il saura déguiser sa profonde amertume,
Et tu n'y verras pas le trait qui le consume.

(*Elle paraît plongée dans l'accablement.*)

SCENE V.

D'ORVILLE, ERMANCE.

D'ORVILLE.

ENFIN, je vous revois. — Permettrez-vous du moins,
Qu'un ami devant vous s'épanche sans témoins?

J eme suis fait tantôt assez de violence ;
Je ne puis plus garder un coupable silence.
Si j'ai paru céder....

ERMANCE.

Homme faux & cruel!
Venez-vous ajouter à mon trouble mortel ?
A ce dernier affront devais-je encor m'attendre !...
Laissez-moi.... je ne puis vous voir, ni vous entendre,
Laissez-moi.... par pitié....

D'ORVILLE.

Quel est donc ce courroux!...
Est-ce un songe ?... Veillé-je?... Ermance, est-ce bien vous
Dont la bouche prononce un Arrêt si barbare ?....
Ah !... reprenez vos sens,... la douleur vous égare.
C'est d'Orville.... c'est moi, qui tremblant en ces lieux...
Vous ne m'écoutez pas.... vous détournez les ieux! —
Si cet ordre cruel vous paraît légitime,
Instruisez-moi; du moins, que je sache mon crime!

ERMANCE.

Pouvez-vous en douter?... Vos soins sont superflus,
Votre cœur désormais ne me trompera plus.
Il m'en a trop coûté d'avoir osé le croire!...
Recueillez bien le fruit d'une trâme si noire;
Jouissez de mes pleurs. — Vos vœux sont satisfaits.
Je vais être par vous malheureuse à jamais.

D'ORVILLE.

Que dites-vous, ô Ciel !... & quel sombre prestige,
A troublé vos esprits ?...

ERMANCE.

Tout est connu, vous dis-je.
De mon père, trop tard, hélas! j'ai tout appris :
De votre complaisance il vous garde le prix.
Moi !... qui de vous chérir avais fait mon étude !...
Je ne m'attendais pas à cette ingratitude.
D'Orville se prêter à ce lâche dessein,
Lui !... s'abaisser à feindre !...

D'ORVILLE.

Ah! je respire enfin.
De cette trahison m'avez-vous cru complice!
Lisez mieux dans mon âme & rendez-moi justice.
Votre père, il est vrai, ma forcé d'obéir:
J'ai tout fait, tout tenté, sans pouvoir le fléchir;
Il semblait que mon cœur avait prévu d'avance,
Combien il souffrirait de cette complaisance.
Ah!... j'en suis trop puni par le tourment affreux
Où ma facilité nous a plongé tous deux;
Mais, du moins, en servant un ami que j'honore,
Dans ce jeu trop cruel, que je condamne encore,
J'ai goûté la douceur de pouvoir un moment
Vous peindre les transports du plus vrai sentiment.
Votre cœur a-t-il pu douter de cet hommage?
D'une lâche imposture est-ce là le langage?
Non, chère Ermance, non, un mensonge honteux
N'a point souillé ma bouche & profané mes fœux.
Moi!... j'aurais pu souscrire à cet opprobre extrême!...
Vous ne le croyez pas?... J'en appelle à vous-même. —
Oui, mon sort, mon bonheur, mon unique desir
Est de vous adorer jusqu'au dernier soupir.

ERMANCE.

Vous m'aimez, dites-vous?.... Ah! je voudrais le croire.
Mais n'est-ce point encore un discours illusoire?
Me trompez-vous, d'Orville?

D'ORVILLE.

Ai-je donc mérité
Autant de défiance & de sévérité?
Ermance à mon amour fait un pareil outrage!

ERMANCE.

Non, je n'en doute plus; j'en accepte le gage.
Mais n'accusez que vous. Pourquoi de ce projet
Ingrat, a votre amie avoir fait un secret?

D'ORVILLE.

Votre père exigeait le plus profond mystère.
Il avait ma promesse, & j'ai dû vous le taire.

Daignez ſonger auſſi que je n'ai pu jouir
D'un ſeul inſtant propice à vous en prévenir.
Mille obſtacles ſemblaient naître exprès pour me nuire.
Tantôt, quand au jardin j'aurais pu vous inſtruire,
Votre père a paru.... je ſuis reſté muet;
Et lorſque dans ces lieux, d'un rival indiſcret
Vous avez, en ſortant, réprimé l'arrogance,
J'ai voulu vous parler, vous le ſavez, Ermance,
Et mes efforts n'ont pu fléchir votre courroux.

ERMANCE.

Cette ſévérité m'a coûté plus qu'à vous.
Mais je reprends enfin l'eſpérance & la vie. —
Que dis-je, malheureuſe!.... en ce moment j'oublie
Qu'un ſerment indiſcret va m'unir à Merſeuil.
Ah! j'ai trop écouté le dépit & l'orgueil!
Mon père a ma promeſſe, & dans mon trouble extrême,
A ſerrer nos liens je l'ai preſſé moi-même.
D'Orville, il n'eſt plus tems: vous voyez mon effroi.
J'ai voulu me venger..... & n'ai puni que moi.
Combien je vais gémir!...

D'ORVILLE.

Eloignez ces alarmes:
Merſeuil contre lui-même a ſu m'offrir des armes.
Voilà de quoi détruire à jamais ſon eſpoir.
La terre de *Franval* n'eſt plus en ſon pouvoir.
Au prix qu'il en attend il faudra qu'il renonce;
Elle vous appartient.

ERMANCE.

A moi?

D'ORVILLE.

L'acte l'annonce,
Il eſt à votre nom. — Je connais votre cœur,
Non, vous ne voudrez point m'accabler de douleur
En refuſant un don qui, dans ſa main peut-être,
De votre deſtinée allait le rendre maître.
Merſeuil ignore tout; le prix ſeul l'a touché.
Sans connaître mon nom, que j'ai tenu caché,

Sans

Sans même daigner lire, au gré de mon attente,
Au bas de ce papier il a signé la vente.
Prenez, prenez, Ermance, & songez qu'aujourd'hui
Ce don va devenir notre plus ferme appui.
N'accablez point mon cœur d'un refus qui l'afflige...

ERMANCE.

Quoi! vous exigeriez, d'Orville?...

D'ORVILLE.

Oui, je l'exige.
Ce bien n'est plus à moi. — Mon ami détrompé,
Des pièges de Merseuil encore enveloppé,
eût perdu le bonheur, je veux qu'il vous le doive.
Sa terre... de vos mains il faut qu'il la reçoive,
Qu'il connaisse nos cœurs qu'il a trop affligés,
Et que par son plaisir nous soyons tous vengés.

ERMANCE.

Eh bien!... je le reçois ce don long-tems funeste,
Qui pouvait de mes jours empoisonner le reste.
Qu'il m'est cher à présent! — Et vous, d'Orville, vous!..
Que pourrai-je vous dire en des momens si doux?
Mon cœur est trop ému, mais sa reconnaissance
Doit vous parler assez, même par son silence.

D'ORVILLE.

J'ose l'interpréter, ce silence flateur,
Dans mes sens éperdus il répand le bonheur.
C'est moi qui vous dois tout, puisqu'il est votre ouvrage.
Souffrez qu'à vos genoux j'en consacre l'hommage,
Qu'un serment solemnel vous assure à jamais,
Que ce jour, en comblant mes plus ardens souhaits,
A fait naître en mon cœur un ardeur trop constante
Pour que jamais le tems...



SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE FRANVAL, *ensuite* FLORINE.

M. DE FRANVAL.

L'ATTITUDE est plaisante !
Le maître, de l'élève embrasse les genoux !
(*A sa fille, en riant.*)
Allons, pardonne-lui.

ERMANCE, *vivement.*

Je n'ai plus de courroux.
D'Orville n'eut jamais recours à l'imposture;
Il ne m'a point trompée, & j'en étais bien sûre.

D'ORVILLE.

Oui, Monsieur, je l'adore. Incertain trop long-tems
D'un espoir, qui peut-être eût pu tromper mes sens,
Je n'osais entrevoir la séduisante image....

M. DE FRANVAL.

Oh! tu peux à présent quitter ton personnage;
Tu m'as fort bien servi, je suis content de toi:
Mais ma fille fait tout.

D'ORVILLE.

Je parle ici pour moi.
Je l'adorais avant d'engager ma parole;
Pensez-vous qu'autrement j'eusse accepté ce rôle?
C'était mes sentimens que je mettais au jour....

M. DE FRANVAL.

Ecoute. — Voudrais-tu me jouer à ton tour? —
Que diable veux-tu dire, avec ce beau langage,
Ton *espoir*, ton *amour*, ta *séduisante image*?..
Es-tu devenu fou, par hazard?

FLORINE.

Amoureux,
Cela revient au même.

D'ORVILLE.

Accordez à mes vœux
L'ineſtimable prix que je n'oſais attendre.
Pourriez-vous refuſer à l'ami le plus tendre
Un aveu d'où dépend le bonheur de ſes jours ?

M. DE FRANVAL.

Quoi?... Monſieur le Caton, ce ſont-là de vos tours?
De vos arrangemens vous me faites myſtère ?
Eh bien! tant pis pour vous, moi je ſuis en colère,
Et je n'entends rien.

D'ORVILLE.

Ah! mon ami, révoquez
Cet Arrêt.

M. DE FRANVAL.

Votre ami!... qui? Moi? — Vous vous moquez.
A ce prix-là, Monſieur, je ne ſuis plus le vôtre.
Entre amis on n'a point de ſecret l'un pour l'autre. —
(*Avec ſenſibilité.*)
Sans doute tu craignais, par cet aveu flateur,
De trop accélérer l'inſtant de mon bonheur?
Il n'eſt point de prétexte, & tu devais connaître
Si mon cœur d'un refus pouvait être le maître. —
Mais il fallait m'inſtruire.

D'ORVILLE.

Et comment le pouvoir,
Quand, ſans ceſſe paſſant de la crainte à l'eſpoir,
Dans ſes doutes cruels mon cœur flottait encore?
Ne me refuſez point cet aveu que j'implore.
Je vois vos ieux mouillés de larmes....

M. DE FRANVAL.

De plaiſir,
Ingrat!

D'ORVILLE, *ſe précipitant dans ſes bras.*

Ah! mon ami!...

M. DE FRANVAL, *le repouſſant doucement.*

Non.... Je dois te punir,

Et pour rendre aujourd'hui ma vengeance éclatante.....
(*Après un moment de silence.*)
Je te la donne, avec cinq mille écus de rente.

D'ORVILLE.

Non, gardez tous vos biens, le prix que je reçois...

* M. DE FRANVAL.

Point de remercîmens, c'est moi seul qui t'en dois;
J'allais faire aujourd'hui la plus haute folie,
Et je vais te devoir le bonheur de ma vie.

ERMANCE.

Ah! mon père, c'est moi qui vous devrai le mien.
Mais d'Orville a raison: conservez votre bien;
Ou, si nous l'acceptons pour ne vous point déplaire,
Vous voudrez bien aussi reprendre votre terre?

M. DE FRANVAL.

Quelle terre?.... comment?

ERMANCE, *avec gaîté.*

Celle qui fut l'écueil
De l'amour paternel.... la terre de Mersèuil.
(*Plus gravement.*)
Que son âme, à ce trait, se montre à votre vue;
L'ingrat à votre ami ce matin l'a vendue.
En voici l'acte.

M. DE FRANVAL.

O Ciel!... dois-je en croire mes ieux?
Non.... je n'en puis douter. — C'est un grand malheureux.
Quelle âme! — Ah! mon enfant, l'intérêt nous abuse,
Je te sacrifiais & dois t'en faire excuse.

ERMANCE.

J'aimais..... en vous cachant un penchant aussi doux,
Je me rendis cent fois plus coupable que vous.

* Tout ce qui suit doit être joué rapidement jusqu'à l'arrivée de Mersèuil.

M. DE FRANVAL.

Eh bien! ma chère enfant, que chacun se pardonne.
(Il relit l'acte.)
Mais ce trait, j'en conviens, me confond & m'étonne.
Quelle était mon erreur!... j'ai peine à concevoir
Qu'on médite à son âge un complot aussi noir. —
Me fourber de la sorte!... ah!... j'en aurai vengeance.
(Il serre le contrat.)

D'ORVILLE.

Calmez votre courroux. — Il compte sur Ermance
Et dédaigne sans doute un si faible rival;
Mais il ne s'attend pas au coup le plus fatal.
Trop pressé de conclure, il a vendu la terre,
Sans connaître mon nom qu'exprès j'avais fait taire.
Ainsi, contentons-nous tous les trois de jouir
De sa confusion; c'est assez le punir.

M. DE FRANVAL.

C'est bien dit; je veux voir ce qu'il pourra répondre.
Que j'aurai de plaisir, le traître! à le confondre! —
Mais voici son valet.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, DUMONT.

M. DE FRANVAL.

Viens-ça, maître frippon....

FLORINE.

Pour celui-là, Monsieur, je demande pardon,
Il m'a tout révélé; sans ses soins, je vous jure,
Nous n'aurions pu jamais découvrir l'aventure:
Il a quitté Merseuil.

M. DE FRANVAL, *à Dumont.*

Dois-je la croire?

DUMONT.

Oui,
Monsieur, c'est un fait; je ne suis plus à lui;
Il me doit, il est vrai, le tems de mon service,
Mais, n'importe, il est beau de faire un sacrifice,
D'immoler sa fortune & même son bonheur
Lorsque l'honneur l'exige.

M. DE FRANVAL.

Oh! bien, l'homme d'honneur!
C'est fort heureux pour vous, car moi, sans plus attendre,
Malgré votre vertu, j'allais vous faire pendre.

DUMONT.

Ce jour est remarquable à ce que j'apperçois,
Pour un rien j'ai failli d'être pendu deux fois.
Je veux, pour m'en garder, l'inscrire en mes tablettes.

FLORINE.

Plus d'intrigues, mon cher, nos fortunes sont faites;
Je te donne à Monsieur, il épouse aujourd'hui,
Et si le cœur t'en dit, nous ferons comme lui.

DUMONT.

Volontiers, mon enfant, rien n'est plus doux à faire.

M. DE FRANVAL.

Paix-là, faquins! — (*A Dumont.*) Et toi, vas chercher le Notaire.

FLORINE.

Allons, pars & reviens.

DUMONT.

Va, je serai dispos;
Mais, parbleu, le voici.



SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE.

M. DE FRANVAL.

Vous venez à propos,
Monfieur le Garde-note; il faut, fans vous déplaire,
Refaire le contrat.

LE NOTAIRE.

Pourquoi donc le refaire ?
Il eft felon la forme & l'ufage fuivis.

M. DE FRANVAL.

Oh ! je n'en doute pas, mais j'ai changé d'avis;
C'eft Monfieur, qu'à préfent je donne à mon Ermance.

LE NOTAIRE.

Bon !... n'eft-ce que cela ?

M. DE FRANVAL.

C'eft bien affez, je penfe.

LE NOTAIRE.

Les deux noms font en blanc, le même peut fervir.

M. DE FRANVAL.

En ce cas, que Monfieur vous aide à les remplir.

FLORINE, *à M. de Franval.*

Permettez-vous, Monfieur, dans cette conjončture
Qu'on nous griffonne auffi quelque mots d'écriture ?

M. DE FRANVAL.

Quoi !... tu veux t'engager auffi dans ce lien,
Toi ?

FLORINE.

Pourquoi non, Monfieur, chacun en dit du bien.
Ce garçon-là me plait, je ne fuis point bégueule,
Et, ma foi, l'on vieillit trop tôt quand on vit feule.
Si Madame y confent...

ERMANCE.

Oui; moi-même je veux
Te donner une dot & vous unir tous deux.
Que ce jour ſoit propice à l'une autant qu'à l'autre!
Il a fait mon bonheur, qu'il faſſe auſſi le vôtre!

LE NOTAIRE.

Tout eſt en ordre. — Allons, qui ſigne le premier?
Vous, Monſieur l'époux.

FLORINE.

Paix, voici le Chevalier.
Le dénoûment approche.

DUMONT.

Oui, l'orage s'aſſemble.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MERSEUIL.

MERSEUIL.

PARBLEU, je ſuis ravi de vous trouver enſemble;
Un maudit importun m'a tenu juſqu'ici,
J'étais ſur les charbons; mais enfin me voici.
Ce n'eſt qu'en m'enfuyant, que j'ai pu me ſouſtraire....
Mais que nous veut cet homme!

DUMONT.

Eh! c'eſt votre Notaire,
Monſieur de Bonne-Foi; ce nom indique bien
La probité de l'homme.

MERSEUIL.

Oh! le nom n'y fait rien.
Tout eſt-il prêt? Signons.

LE NOTAIRE.

Ce n'eſt pas vous, je penſe,
Qui devez commencer.

MERSEUIL.

MERSEUIL.

Et pour quoi non ?

M. DE FRANVAL, *bas au Notaire.*

Silence !

LE NOTAIRE, *à Merſeuil.*

En ce cas-là, Monſieur, ſignez.... un peu plus loin.

(*A d'Orville.*)

A vous.

MERSEUIL.

Monſieur veut donc nous ſervir de témoin ?

D'ORVILLE, *ſignant.*

Sans doute.

LE NOTAIRE, *à Ermance.*

A votre tour, Mademoiſelle.

(*A M. de Franval.*)

Au vôtre.

Nous n'avons qu'un témoin, il nous en faut un autre.

MERSEUIL, *montrant le valet.*

Dumont.

LE NOTAIRE.

Sait-il ſigner ?

MERSEUIL.

Lui ? parbleu, je le croi ;

Le faquin eſt habile, il écrit mieux que moi.

Je n'appris rien jamais ſous ces pédans étranges !

DUMONT, *ſignant.*

* *Ah! Monſieur, vos mépris vous ſervent de louanges.*

LE NOTAIRE.

C'eſt fort bien; l'acte eſt clos. Meſſieurs, juſqu'au revoir.

M. DE FRANVAL, *au Notaire.*

Un moment, s'il vous plait.

FLORINE, *à part.*

Gare le pot au noir !

* Vers de Boileau.

M. DE FRANVAL.

Monſieur le Chevalier, n'eſt-il pas néceſſaire
Qu'on faſſe mention que vous rendez la terre ?

MERSEUIL.

Nous aurons tout le tems de voir cela demain :
Ne ſongeons qu'au plaiſir, le reſte ira ſon train;
Je n'ai qu'une parole, & lorſque je la donne,
C'eſt le ferment du Styx.

M. DE FRANVAL.

Elle eſt vraiment fort bonne.
Juſqu'ici, malgré moi, je me ſuis contenu,
Traître! ton maſque tombe & te voilà connu.

MERSEUIL, *étonné.*

En vérité, Monſieur, ce ſont-là de ces choſes....

M. DE FRANVAL, *montrant l'acte.*

N'eſt-ce pas là ton ſeing?... Démens-le, ſi tu l'oſes.

MERSEUIL, *avec embarras.*

J'en conviens.... oui.... ce nom lui reſſemble, en effet;
Mais on peut....

DUMONT, *à part.*

Vous verrez qu'on l'aura contrefait.

MERSEUIL.

De cet événement ma ſurpriſe eſt extrême ;
Mais.... c'eſt un inconnu.

D'ORVILLE.

Non, Monſieur, c'eſt moi-même,
Et je vous dois encor le prix d'un autre ſoin;
Vous avez bien voulu me ſervir de témoin :
Recevez-en ici mon hommage ſincère.

MERSEUIL, *bas à d'Orville.*

Quoi!... c'eſt à vous, Monſieur, que j'ai vendu ma terre?

D'ORVILLE.

Oui, Monſieur, il eſt vrai, je vous dois mon bonheur.

MERSEUIL, *montrant Ermance.*

Et vous l'épouſez?

D'ORVILLE.

Oui.

MERSEUIL.

Très-humble ſerviteur. —
Allons, ſuis-moi, Dumont.

DUMONT.

Monſieur, j'ai l'honneur d'être
(Montrant le Baron.)
Votre valet auſſi. Je ſoupe chez mon maître.
Mais pour nous ſéparer bons amis, entre nous,
Je veux bien vous laiſſer (ſans rente, entendez-vous?)
Mes pauvres mille écus.

MERSEUIL.

Que l'enfer te confonde!
(Il ſort.)

SCENE DERNIERE.

TOUS, *excepté* MERSEUIL.

M. DE FRANVAL.

Voila mon fourbe enfin le mieux dupé du monde.
Je reſpire!... & je ſens mon courroux ſatisfait.
Le malheureux s'eſt pris à ſon propre lacet:
Tel creuſe ainſi l'abyme où lui-même ſe noie.
C'eſt le ſort des méchans. — Ne ſongeons qu'à la joie.
La mienne eſt de pouvoir couronner votre amour:
Qu'un plus heureux hymen termine enfin ce jour!
Il fut pour tous les trois marqué par des orages.
Que l'exemple d'un fat ſerve à nous rendre ſages!
Oublions ſes travers, & ſoyons convaincus,
Mes enfans, que l'eſprit n'eſt rien ſans les vertus.

FIN.



APPROBATION ET PERMISSION.

J'ai lu le Manuſcrit intitulé, *Ermance*, *Comédie en trois Actes & en Vers*, & n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion & la repréſentation; en conſéquence, permis l'une & l'autre. A Bordeaux, le 5 Février 1787.

LEIDET, Jurat.